

« esisch ebeneso xi, dasi
fornes paarne jaar en
summerlang am zürisee
ide parkreinigung
gschaffethann, untasischen
zimmi kule tschop xi,
wellda häscht müssenam
sibni im magazin ade
höschgass si, untänn bisch
entweder loos mizonere
zange und häschtmüsse
twise ums seebekki ume
fözzele »⁴⁾

Multiple

100% text, 0% image

Here is issue number zero of *Multiple*, a multilingual publication focusing on some transversal artistic practices happening in Switzerland today. Find herein multiple attempts to present some of the actors working for the promotion and diffusion of non-commercial and adventurous arts happening outside of the mainstream cultural industries.

Categories are often obsolete, and using the words *experimental, non-commercial, marginal, radical, adventurous or non-mainstream* for trying to define varied artistic practices can certainly be reductive, problematic or ambivalent. In most of the texts and interviews of this publication, these categories are used nevertheless, addressed and dealt with, for the lack of better words.

Multiple does not only focus on the artists themselves but on some of the curators and organisers who make it possible to have experimental music & arts still happening in Switzerland these days.

In the 90's, the so-called “off” scene was very well developed and cities like Geneva, Lausanne or Zürich had a very active and diverse alternative scene. The collaboration between professional or academic cultural structures and the more alternative or non-commercial ones happened naturally on a complementary level and both offered a variety of aspects and contexts for the production of cultural activities: Many artists benefited from the possibility to oscillate between the official venues and their professional infrastructures on the one hand, and the spontaneous quality that the “off” spaces offered on the other, where things could be tested in a live setting, like in a laboratory, but also where the essential social and poetical aspects such as exchanges, talk and discussions could take place on a collective level. In the last decade however, many of the alternative venues that were not responding to specific criteria (often economical ones) got shut down and the offers for non-commercial, experimental or marginal artistic practices were drastically reduced in Switzerland but also all around Europe.

The first edition of this magazine presents two structures that are fundamental for the cultural life in Switzerland: the cave12 in Geneva and the LUFF Festival in Lausanne. Both come from alternative scenes but have developed and transformed themselves over the years into well organised structures (volunteering and/or precarious working conditions still being a reality in both organisations) having somehow reached a sort

of hybrid status. However, even if both the LUFF & the cave12 have become “accepted” in Switzerland's cultural landscape (and therefore funded by public institutions), both are still making absolutely no-compromise when it comes to their choices of programming and they continue to take the risk to offer radical music and art in a dedicated manner. Both represent a reality of artistic productions happening outside of the mainstream and both are realising a fundamental work, albeit a very fragile one.

In addition to the interviews with some of the people behind the LUFF & cave12, Multiple presents other structures or individuals in Switzerland who are equally committed to present challenging music and arts. There are of course more singularities in Switzerland who develop similar practices and who could be presented in this publication, however for the first issue of Multiple the focus is put on a subjective selection and is therefore certainly failing in presenting a complete cartography of the non-mainstream practices happening in Switzerland. The field of visual art is for instance underrepresented and might be the focus in a further publication.

The current direction being taken by the creative economy shows very clearly that some official institutions have difficulties to recognise the importance of the works done by alternative or non-academic structures. By exclusively putting rentability, entertainment, management, optimisation, flexibility, efficiency and any other quantitative economic criteria to measure the success of cultural practices, a whole “other” scene focussing on different values becomes fragile and endangered.

The present situation of culture in Switzerland (and similarly around Europe) shows an indubitable direction towards single-minded creative economy and could lead in the very near future to a reality where most of the cultural sector becomes privatised, with all the normative processes that such a mechanism implies and, as a direct consequence, the disappearance of the last venues and organisations presenting and defending another *modus operandi*.

This current publication offers a platform to a selection of people proposing an alternative to mainstream commercial culture in present times and tries therefore to give an insight into their subjectivities.

Multiple is made up of interviews as well as two texts interpreting a multiplicity of voices, languages or realities happening in and outside of Switzerland.

Le **LUFF** (Lausanne Underground Film & Music Festival) a quinze ans cette année. Quinze années d'activités collectives et d'activisme autour des pratiques en marge et aventureuses que l'on retrouve dans les milieux de la musique et du cinéma expérimental.

Bien qu'étant un festival subventionné, les choix de programmation du LUFF sont restés absolument courageux et sans aucun compromis. Farouchement non-commercial et radical, le LUFF est certainement l'un des seuls (le seul?) festival de cette envergure en Suisse présentant la face cachée de la création internationale autant en cinéma que dans les pratiques des arts sonores.

Alors qu'aujourd'hui la culture professionnelle en Suisse est souvent marquée par des impératifs commerciaux qui influencent drastiquement les choix des programmations, le LUFF confirme son rôle essentiel dans la scène culturelle suisse et internationale en présentant des artistes peu ou pas représentés dans les circuits traditionnels.

Thibault Walter et **Julien Bodivit**, respectivement programmeurs musique et cinéma, nous donnent quelques clés pour comprendre les motivations, enjeux, dimensions collectives et réalités cachées derrière cette aventure luffienne remarquable qui, souhaitons-le, continuera à œuvrer pour au moins les trente années à venir.

www.luff.ch

Le LUFF s'est imposé
comme un rendez-vous unique
et irremplaçable en Suisse
et internationalement. Vous
existez depuis maintenant
plus d'une dizaine d'années.
Comment analyses-tu cette
décennie aventureuse du
festival et les transformations
et évolutions qui ont eu lieu
depuis les débuts?

Thibault Walter

Quinze ans, ouais! Quinze ans de malentendus!
C'est comme ça que je vois les choses *a posteriori*.
Une multitude de malentendus qui produit une réalité
improbable. L'accueil positif que la cinémathèque suisse
et le Casino de Montbenon ont fait à cette proposition
de jeunes issus du squat du Toit du Monde à Vevey et du
Tir Groupé à la place du Château à Lausanne reste pour
moi incompréhensible. Nos fonctionnements respectifs
(institution-salariés VS expérimentation-bénévolat)
par la suite n'ont fait que conforter ce sentiment.
N'empêche qu'on forme tous ensemble aujourd'hui un
vieux couple. Nous avons aussi certainement pris le pli
de la logique institutionnelle. À chaque élaboration d'un
programme musical, j'aime dire que ce sera la dernière
édition. C'est-à-dire qu'il s'agit à chaque fois de réaliser
maintenant ses rêves et ne pas les remettre à l'année
suivante. Plus qu'un rêve c'est un mensonge à soi-même,
un mensonge créatif certes, car lorsqu'il s'agit de faire
venir de l'autre bout de la planète des musiciens qui ne
sont jamais sortis de leur pays, ça a un coût: en CO₂,
en temps d'organisation et en thunes. Faire exister une
scène, déployer des efforts de barges – en utilisant les
gros medias suisses et européens – non seulement pour
dire que d'autres musiques, d'autres pratiques sonores
existent, et que c'est génial et libérateur de venir en faire
l'expérience au moins une fois, ceci, cette résistance face
à la logique commerciale qui organise l'écrasante majorité
des cultures musicales, ça demande d'établir des liens
de confiances durables avec des partenaires, notamment
des services publics. Des partenaires? L'association qui
organise le LUFF ne s'appelle-t-elle pas Association Pour
la Culture Indépendante (APCI)? Le LUFF est pétri de
contradictions, oui. C'en est même sa force, peut-être.
Difficile de s'accorder sur un slogan. Difficile de trouver
un discours unique au sein des organisateurs du LUFF,
tant les intérêts individuels sont multiples. C'est peut-être
cette impossibilité de fixation qui rend la chose vivante,
dynamique. Il y a aussi l'idée motrice que si tu passes
tant de temps de manière bénévole à mettre en place
cet événement, c'est que se joue là quelque chose que
chacun-e souhaite réaliser à un niveau plus existentiel.
Peut-être. Mais si c'est le cas, vas-y, fais-le! Et même
si on n'avait pas prévu cela en séance. Fais-le! Cet îlot
dans l'espace et le temps est peut-être là pour ça. C'est
pas grand-chose. C'est éphémère. Mais c'est un outil.

Le LUFF est un outil pour tester des choses: faire des
expériences physiques avec des infrabasses, des effets
oto-acoustiques ou des diffusions d'odeur de vinaigre
bouillant, mais aussi jouer avec les codes en programmant
dans une même soirée, des scènes qui ne se fréquentent
pas dans leurs lieux respectifs; jouer avec ce qui fabrique
la musique et le spectacle, en faisant notamment de la
promotion avec de grandes affiches invisibles; tester un
dispositif de sécu qui renverse les codes de la sécurité
conventionnelle; etc.

Reste pour moi un gros point d'interrogation.

Une interrogation motrice: comment dans la ville de
Lausanne qui possède une « police du bruit », une telle
plateforme qui promeut physiquement, intellectuellement
et techniquement l'usage extrême du son est-elle possible?
Est-ce là le signe d'un besoin d'exutoire à la chape de
plomb de notre « fic dans la tête » respectif? Est-ce là
le retour du refoulé de la société helvétique du feu rouge,
retour de la violence sur laquelle repose la « haute
qualité de vie »? Ecrasé par le son dans la salle des fêtes,
on ne s'entend plus parler, c'est bon, c'est violent, c'est
parfois insensé, et les réactions divergent, s'opposent, se
discutent, bref ne laissent personne indifférent, ça déplace
les positions. Des positions qui se révèlent mobiles et
loin d'être binaires. Voilà de multiples malentendus de
malentendants qui produisent ensemble du vent, mais
quel vent! (... il n'est pas rare qu'un journaliste hésite
à blaguer avec le « louffe... le pet... ce pet louffoque... »
et qu'est-ce qu'il a raison! Péter dans l'eau, c'est inutile
et si génial à la fois!). Autre élément important qui a
permis à ce que le LUFF devienne un événement où des
musiciens et artistes veulent y expérimenter leurs sons,
c'est les moyens techniques mis à disposition et *last but
not least*: la compréhension de l'ingénieur du son Serge
Carrupt quant à l'usage du bruit. Il faut bien se rendre
compte que toute la science des ingés sons se fonde sur
le contrôle du son et l'évitement des *feedbacks*. Alors
quand la grande majorité des artistes joue du *feedback*
et parfois de la perte de contrôle, il peut donc y avoir
des situations d'incompréhension, voire des rapports
conflituels. L'histoire de Carrupt avec l'artiste polonais
(Zbigniew, ndlr) Karkowski peut résumer l'évolution
luffienne des rapports entre les artistes usant de masses
sonores informes et les personnes qui ne connaissent pas
d'emblée ce monde musical là: *first they fight, then they
meet, and at the end they fuck* (je tords un peu « La Cité de
la Peur... »). Le terme de « malentendu » m'aide à rendre la
polysémie et la polyphonie de l'aventure luffienne, même
si, on le voit bien avec Carrupt, il ne convient pas du tout.

Au fil des années, le festival
continue de ne faire aucun
compromis en matière de
programmation et, si je ne
m'abuse, il y a eu une hausse
de 30% du nombre de
spectateurs en 2015. À l'âge
de l'économie créative où la

culture professionnelle se commercialise de manière inquiétante, d'où vient ce désir et cette énergie de continuer à présenter des œuvres radicales, sans compromis et non-commerciales à un large public ?

No compromise, c'est clair ! Pas de compromis en matière de ce que proposent les artistes. Si tu veux parler du cul de ta petite fille, si tu veux brûler un piano aux émanations de laques inconnues, si tu veux te lancer avec une tronçonneuse dans le public, si tu veux jouer 43 secondes alors qu'on t'a fait venir du Japon pour une seule date, si tu veux t'endormir sur tes machines en pleine performance, pas de problème. La scène est à toi. Et c'est mon job que d'empêcher Pat notre loueur de matériel de monter sur scène pour t'empêcher de flinguer ses amplis. Tout peut arriver. Et c'est peut-être là un élément de réponse à ta question. Le confort du spectacle, car ça reste du spectacle, n'est pas garanti. Mais déjà là pointe une nuance dans le *no compromise* : est-ce que le public attend l'accident ? Est-ce qu'il est d'abord attiré par l'étrange ? Est-ce que François Barras mettait le doigt là où ça fait mal quand il disait dans son article qu'en octobre à Lausanne, revient le cirque Knie et le LUFF avec «son cortège de *freaks*» ? Peut-être. Le travail de programmation ne peut en tout cas pas faire l'économie de cette critique. Mais je ne veux surtout pas réduire la multitude des approches propres à chaque artiste à la dualité bruit VS musique, étrange VS normalité. Dans cette contrainte volontaire de la non réduction se situent les buts les plus importants de l'aventure : - mettre en évidence les politiques d'écoute, les grammairies et esthétiques des pratiques du son ; - faire l'expérience pour elle-même de chaque manière de jouer, comprendre et critiquer les rapports qu'entretiennent les idées de musique et de son ; - d'ouvrir à la multitude de ces expériences et imaginaires critiques – la multitude comme résistance à la dépolitisation des pratiques culturelles –.

No compromise, yes ! Même quand tu dois financer tout cela ? Oui c'est possible... à la condition que le *no compromise* se limite alors à la programmation. On s'est toujours dit «prenons l'argent où il existe» (et en Suisse il y en a, c'est aussi peut-être une des raisons de l'existence d'un LUFF ici) à condition que le sponsor ne mettent pas son nez dans la programmation et tout ce qui concerne le message, le contenu, l'identité visuelle, etc. Pour quadrupler le montant de leur sponsoring, les cigarettes Parisienne par exemple nous demandaient, sans honte, de programmer un des DJs de leur liste sur scène et d'offrir un espace VIP pour leurs membres. Ce que nous avons toujours refusé. Au fil du temps, plus aucun sponsor privé ne souhaite travailler avec nous. C'est le risque d'être trop dans le *no compromise* concernant la

programmation. Mais sur le financement des vols et de tous les pros (techniciens, traducteurs, projectionnistes, etc.) qu'on mandate pour que le festival puisse exister, on doit faire des compromis. Oui, c'est LE gros compromis, LE paradoxe qui permet cette aventure-là : pour créer un îlot de non-compromission, pour pouvoir jouir de la diversité et de la qualité des propositions underground, l'organisation du festival ne fonctionne pas de manière autonome. Et peut-être que cette ambiguïté-là est un second élément de réponse très hypothétique : le LUFF susciterait de l'adhérence en tant qu'il donne une représentation d'un sentiment schizophrénique que certaines et certains vivent au quotidien dans nos sociétés du capitalisme accompli. Il serait un espace et un temps, parmi d'autres, qui révèle et attise jusqu'à l'orgasme la tension qui se joue entre les stratégies d'isolation des individus par le flicage néo-libéral et les stratégies externalistes (*i.e.* métaphysiques) et conflictuelles des scènes underground.

Oui, la motivation vient de ces moments de jouissances et de découvertes. Dans ce laboratoire luffien (laboratoire de lui/elle-même), on peut notamment observer comment la création underground (critique) au fil du temps est récupérée ailleurs à des fins commerciales (ex : *noise* pour des pubs de voiture - vidange de la force critique), dont la récupération-même et sa neutralisation deviennent de nouveaux objets de critique (création underground) – et ainsi de suite.

No compromise, no. Le travail de programmation est pétri de compromis. La salle des fêtes ne nous permet pas de tout faire. L'espace qu'on occupe nous contraint. La distance entre les haut-parleurs est conséquente (Yan Jun en a fait les frais... son dispositif de *feedback* ne marchait pas bien du fait de la trop grande distance entre les HP). Il y a deux bars. Si tu ne t'éclates pas du verre sur la gueule pour faire de la musique ou si tu ne joues pas fort, il est plus difficile de maintenir l'attention du public sans les sièges et le dispositif d'une salle de cinéma ou de théâtre. Cette liberté du public est une contrainte qui conditionne paradoxalement les choix de programmation.

La programmation musique, au fil des années, a rendu possible une véritable vitrine des musiques en marges, radicales et expérimentales internationales (Jean-Louis Costes, Merzbow, Etants Donnés, Whitehouse, Masonna, Schimpfluch Gruppe, Zbigniew Karkowski, Corrupted, Tony Conrad, Aaron Dilloway, Mattin, Pain Jerk, Hijokaidan, Borbetomagus, Incapacitants) pour n'en citer que quelques uns. As-tu une stratégie de programmation, des thèmes ou des directions

chaque année, ou bien
fonctionnes-tu à l'affect,
à l'instinct ?

Euh... tout cela en même temps. Il n'y a pas de véritable stratégie. Il y a les contraintes et les compromis avec lesquels il faut composer. Mais il y a surtout des désirs. Des désirs nés à partir d'expériences *live* vécues ailleurs, à partir de discussions avec des artistes précédemment invités et de discussions perpétuelles entre programmeurs et amis. S'il y a une logique, elle est pragmatiste, non dans le sens de faire avec ce qui vient, mais dans le sens où je ne présuppose pas ce que doit être une édition, ni en soi, ni en fonction d'un thème, etc. J'aime travailler collectivement et faire arriver les choses ensemble, à coup d'écoutes, de critiques, de discussions, d'engueulades. Cette année, nous sommes une équipe de sept personnes plus un fantôme juste pour le programme musical. Chacun et chacune avec des rôles précis et des univers musicaux (presque) différents. C'est sûr que la liste que tu as citée dans ta question c'est la colonne vertébrale de mon écoute perso et de ma jouissance (j'ai aussi du « bruit dans la tête »... Les masses intenses et informes me calment ou amplifient mes trip-pe-s). On a rêvé éveillé de les inviter, et au fil des ans on les a fait venir. Mais ce que j'observe c'est qu'avec le temps cette liste constitue une nouvelle Grande Musique (par allusion à celle qu'eux-mêmes et nous-mêmes *cherchions* à liquider). La liste, par exemple, fait implicitement office de référence interne – comme un seuil, une extrémité du monde musical ... marqueur du bord du précipice ou marqueur de la vitesse de la chute – à partir de laquelle on peut évaluer ce qui se présente. À la limite, et c'est dur de le dire, mais cette vitrine possède une force normative désormais. En tout cas, pour mon travail de programmation.

L'organisation du festival représente en grande partie un travail bénévole pour la plupart des personnes impliquées dans l'organisation. Comment se passe l'organisation à l'année entre toutes ces personnes impliquées avant, pendant et après le festival ?

Oui, le LUFF est le fruit du travail d'une trentaine de bénévoles à l'année (équipe de programmation musique, cinéma, OFF, Luff.fm, etc) ; d'un 100% qu'on a splitté en 3 postes (admin, com, prod) et des postes de stages ; et 150 bénévoles en plus durant la semaine du festival (services, portes, sécu, billetterie, bars, etc.). Les membres à l'année se réunissent à la quinzaine (séance ouverte à toutes et tous, plusieurs postes sont chaque année à repourvoir), puis depuis août de manière hebdomadaire autour de bières et d'un ordre du jour. L'ordre du jour comporte les points en suspens auxquels il faut trouver des solutions, les annonces-résultats des différents

groupes de travail et des membres du bureau. Cette séance « du mercredi » est l'organe législatif qui décide, valide ou rejette les propositions. L'exécutif est composé d'une direction générale (les membres du bureau) et une direction artistique (cinéma, musique et OFF). Ça c'est pour le LUFF, et chaque année en début d'été, il y a l'AG de l'association (assoc. qui a pour seule mission d'organiser le LUFF) qui réunit des membres historiques notamment pour décider des questions de postes salariés et valider les comptes de l'année précédente. Dit de la sorte, la situation paraît idyllique et semble peut-être rouler comme sur du papier à musique, mais ce n'est pas le cas et le mot « sacrifice » est aussi pathétique que présent. On travaille donc aussi énormément à une déprécarisation de la situation.

Chaque année, pour économiser des nuits d'hôtels et vu le nombre d'artistes à loger, vous faites une demande auprès des habitants lausannois pour héberger des artistes. Cette méthode fonctionne très bien et montre aussi que le festival a une résonance particulière auprès de la population lausannoise. En plus des nombreu(ses)x et vaillant(e)s bénévoles évoqué(e)s plus haut, il semblerait que le festival génère une dimension sociale importante. En as-tu aussi l'impression et peux-tu en dire quelque chose, vu de l'intérieur ?

Difficile à dire. Je souhaite que ce que tu dis de la dimension sociale existe. Le logement chez l'habitant (un *pass* contre un logement d'artiste) est une démarche assez utopique que nous réalisons depuis plusieurs années. C'est un boulot logistique monstre. Mais c'est un très bon système en termes d'accueil, de budget luffien et de politique pour contourner les chaînes hôtelières. Et c'est sûr qu'il y a des amitiés qui se sont créées entre certains logeurs et artistes. Mais ça me semble encore difficile de parler au niveau de la population lausannoise.

Même si le festival est subventionné, il continue de prendre des risques en proposant un programme totalement non-commercial. Est-ce qu'il y a déjà eu des problèmes avec les instances de subventionnement de par la nature politique de certains projets présentés ?

Non, pas les instances de subventionnement en tant que

telles. Une personne de la Loterie Romande – Grande alliée de longue date – n’a pas hésité en séance à nous recommander de faire plus dans le « zombie gay ».

L’époque de Jonas Mekas (qui lança à l’Anthology Film Archives le premier des « Underground Film Festival ») est révolue. Pour lui, le mot « underground » était une manière de faire du cinéma indépendamment de toute subvention étatique (et donc de son contrôle sur la forme, le fond et la vie du film). Dans les années 2000, ce sont les banques qui mènent le bal de la culture. L’État et les services publics ou semi-publics ont alors tout intérêt à valoriser et aider au développement des initiatives locales.

En revanche, nous avons subi un cas de censure. La plaie est encore béante. Nous avons invité le groupe *punk* « Oi Polloï ». La police du commerce a refusé qu’il joue sous prétexte que nous les provoquions en programmant un groupe similaire à celui (« Discharge ») qui avait, selon eux, amené en marge du festival une altercation où deux policiers furent blessés. Bref, la police nous en voulait et bloquait toutes les autorisations pour faire le LUFF.

La municipalité qui pourtant nous soutenait en majorité a fermé les yeux et s’est excusée après coup. De l’autre côté, certains *punks* nous menaçaient de péter toutes les vitres dans la salle des fêtes si on faisait une entrée payante pour « Oi Polloï ». Bref la censure peut avoir plusieurs masques, avec langue de bois ou cagoule.

Est-ce que tu travailles en réseaux avec d’autres lieux culturels en Suisse ou hors de Suisse, des festivals ou des individus qui défendent des esthétiques similaires ?

Oui, on essaie au maximum de partager les coûts de transports notamment en faisant venir à plusieurs des artistes qui vivent loin. Mais pour cela, il faut non seulement une affinité absolument équivalente musicalement parlant, mais aussi qu’on tombe aux mêmes dates... et ça ça limite les possibilités de collaboration.

En Suisse, on travaille régulièrement avec la cave12 bien sûr, mais aussi des potes comme Dave Phillips qui organisent des tournées pour des artistes. Hors de Suisse, il y a Densités prêt de Verdun, le TUSK festival, les Instants Chavirés à Montreuil et l’Embobineuse à Marseille (qui lance cet automne le MUFF). Mais on s’est aussi fait inviter à Tokyo en 2012 pour nos dix ans par De Noise, SuperDeluxe et Uplink, ou cette année pour nos 15 ans à Hong Kong par le festival Kill The Silence. L’idée là est la consolidation d’un réseau artistique indépendant dans des contextes super fragiles artistiquement et tendus politiquement comme celui de Hong Kong.

Tu t’occupes de la programmation musique, Julien Bodivit s’occupe de la programmation cinéma. Est-ce que vous vous concertez

pour la réalisation des deux programmes ou bien œuvrez-vous chacun de votre côté ?

On est des potes d’enfance. On écoutait et voyait quasi les mêmes trucs. On a développé un instinct collectif, je crois, ou en tout cas une culture commune. Et j’ai comme l’impression que je sais ce qui va titiller son intérêt et lui le mien. C’est à ce moment-là qu’on se communique les choses et qu’on travaille sur des programmes transversaux, sinon on ne force pas les choses pour qu’il y ait forcément un lien cinéma-musique.

Est-ce que le festival permet un échange entre les pratiques du cinéma et des musiques expérimentales ? Souvent, les disciplines sont malheureusement encore trop séparées. Est-ce que le LUFF parvient à faire se rencontrer ces deux médiums ? Y-a-t-il eu des exemples concrets d’échanges entre ces disciplines durant le festival que tu aimerais évoquer ?

En 2012 je crois, Greg Pope, grand sorcier de la manipulation de pellicules 16 mm a réalisé « Light Trap » dans la salle des fêtes. Quatre projecteurs 16 avec des bandes vierges tout autour du public. Jérôme Noetinger reprenant le son des projecteurs le mixant en quadri. D’abord dans l’obscurité totale, les pellicules en boucle étaient petit à petit perforées par les performeurs. La salle plongée en fait dans un gros brouillard mettant en évidence les rayons de lumière qui passait à travers la pelloche trouée petit à petit. Les faisceaux devenaient l’objet de l’attention du public en hommage direct au cinéaste Anthony McCall. Mais là, en plus, dans « Light Trap », le public était pris au piège, encerclé, transpercé de lumière. L’écran était le public. Le film, les visages, les corps, nos mouvements. Le jury du programme films expérimentaux a attribué pour ce « concert » un prix spécial hors compétition. Et Greg Pope revient cette année !!!!

Que nous réserve cette cuvée 2016 au niveau sonore ? Un truc spécial dont tu te réjouis spécialement et que tu aimerais évoquer ici ?

Yasunao Tone ! et « Mariachi » !

En collaboration avec les Editions Van Dieren et le collectif Rip On/Off dont tu fais partie, chaque édition du LUFF voit la sortie d’un livre d’une personnalité des arts

sonores publier un ouvrage dont le vernissage a lieu pendant le festival (on se souvient des ouvrages marquants de Zbigniew Karkowski, Yan Jun, Leif Elggren, «GX Jupiter-Larsen» ou encore David Dunn). Qui présentez-vous cette année? Comment se passe cette aventure après 8 publications? Comment vois-tu la problématique de mettre des mots sur des travaux qui la plupart du temps s'écoutent, c'est-à-dire comment pourrait s'articuler une pratique de l'écoute avec celle de l'écrit et de la lecture? Est-ce une continuité, une complémentarité ou une vraie rupture?

Le projet de traduire des textes d'artistes sonores nous est venu pour plusieurs raisons. La première, était de donner accès en français via des textes à la musique expérimentale, à la *noise*. Créer un accès via l'objet livre-cd à des scènes, des réseaux. La deuxième était que, malgré ce qu'en disent des musiciens comme Karkowski (le premier volume) sur le discours sur le son et la musique, ils/elles sont bien plus nombreux/ses à écrire. Soit qu'ils/elles ont écrit sur ou pour leur musique, soit qu'ils/elles pratiquent l'écriture en parallèle de leur pratique sonore («GX Jupiter-Larsen»). Et cela, il nous semblait important d'en constituer une mini archive des manières de penser le son. Ensuite, il y a le plaisir d'approfondir l'univers d'un artiste. Le LUFF est boulimique et parfois n'a pas le temps, ne prend pas le temps de creuser les démarches présentées. La collection est donc pour moi un outil absolument complémentaire de la démarche luffienne. Mais elle ne l'est pas forcément pour mes collègues. Notre collectif (en partie distinct du collectif LUFF) aime la traduction et toutes les problématiques qui vont avec. Rip on/off c'est aussi cela : ce luxe bienveillant de se mettre à une table et discuter de la traduction de l'autre ; de trouver une harmonie textuelle propre à l'équipe de traduction afin que le lecteur ou la lectrice ne se dise pas que c'est une traduction qu'il/elle a entre les mains. Les textes doivent avoir leur autonomie, autonomie par rapport à son auteur/e même.

Cette année nous traduisons les textes d'un artiste radio hyper important mais assez méconnu : Gregory Whitehead. C'est un auteur contemporain de plus de cents pièces radiophoniques et de textes sur la radio. Il est celui qui, il y a de cela 35 ans, a commencé « à penser la radio ». « Penser la radio » comme espace politique, c'est-à-dire récolter et jouer avec les idées et utopies que permet la technique radiophonique mais aussi ce qui est en jeu dans l'espace produit par les relations d'écoute entre auditeurs, machines, ondes, locuteurs invisibles, etc.

Tes activités de programmateur et curateur n'étant qu'une facette de ton travail, tu œuvres également comme chercheur. Je me souviens que tu m'as dit lors de l'une de nos récentes conversations qu'actuellement « tu cherchais sur les chercheurs ». Peux-tu nous en dire un peu plus sur tes projets de recherche? Et comment approches-tu la grande diversité de tes activités entre curateur d'art, anthropologue, programmateur de festival et auteur (tu écris aussi, cf. le livre «im-pertinences du son»)?

Tout est lié! Mon gagne-pain est la recherche, notamment en sociologie et en études culturelles du son. J'étudie actuellement des gens qui étudient. *Feedback*? Ça siffle, hein? Mes activités tournent toutes autour des « pratiques du bruit ». Je me fous du bruit en lui-même, mais je suis fou de ce que la notion noue, je me passionne pour ce que chacun-e en fait. Je tente actuellement une description ethnographique de l'étude d'une écoute particulière : l'indifférente à la musique, celle qui rejette la musique. Avec ma casquette de « noiseux », que la musique à l'opéra ou au supermarché soit du bruit est une évidence, car je politise l'oreille. Cette dernière sélectionne, elle se positionne, elle opère des choix en filtrant selon des critères esthétiques, politiques, historiques. Il en va tout autrement dans le laboratoire lyonnais de neurosciences où je suis actuellement. Cette écoute y est dé-politisée. Elle est naturalisée dans le sens d'un syndrome, un *disorder* qui pourrait même être génétique. On y parle dans ce cas d'amusie congénitale. Après une année d'observation, ma description se dédouble : d'une part elle est réflexive – je vois que, en tant que « noiseux », je campe un territoire tout aussi positiviste avec une position de surplomb que les neuroscientifiques observés (symétrie inversée) – et d'autre part elle décrit l'ingéniosité déployée pour inventer collectivement une écoute effective.

Salut Julien, Peux-tu nous raconter comment tu t'es retrouvé programmateur cinéma du festival LUFF? Avant ce rôle de programmateur, avais-tu déjà des affinités avec le milieu du cinéma?

Julien Bodivit

Mes affinités avec le cinéma remontent à loin. Le cinéma ou l'image animée. Je ne sais pas si c'est révélateur, mais quand je n'étais qu'un petit morpion, je pouvais rester scotché devant le petit écran familial de 25cm de diagonale à regarder la «neige», ces collisions perpétuelles de particules noires et blanches qui semblaient excitées par une nappe de bruit blanc. Ça c'est vraiment pour l'anecdote, je n'en ai personnellement aucun souvenir, mais ma mère a souvent répété avoir été surprise – voire inquiète – de me voir hypnotisé par ce phénomène propre à l'ère cathodique. Une chose était certaine : j'étais fasciné par l'écran et ce qu'il pouvait dégager. Je pourrais te développer des pages de mon parcours de cinéophile en culotte courte. Mais pour résumer, il ressemble à celui du geek de films fantastiques lambda : initiation via les VHS «interdites», éducation via le Film de Minuit sur la TSR, et des samedis après-midi entiers au vidéo-club le plus proche à baver sur les jaquettes des films les plus tordus du rayon horreur. Elles étaient magnifiques, elles vendaient du rêve, les visuels étaient incroyables, les photos souvent agrémentées de monstres, d'images gores et de filles à moitié nues. Tout cela survendait les trois quarts des films proposés, mais ça m'a aiguillé vers un certain cinéma décalé. Plus ça pissait le sang, plus j'étais content. Très vite, j'ai accumulé une collection de VHS qui débordait de partout. Il fallait que j'en fasse quelque chose. Et de là est venue ma première expérience de programmateur. En 1994 – je crois – avec quelques potes, nous avons monté un événement appelé The Nights of Gore qui s'était déroulé au Tir Groupé lorsqu'il était situé à la Rue des Terreaux. Sur deux soirs, dans quatre salles différentes pas plus grandes que ta chambre (dont j'ignore d'ailleurs la taille), deux ou trois films d'horreur étaient projetés sur des draps ou des murs grâce à des projecteurs plus ou moins usés reliés à des magnétoscopes alimentés par mes VHS. C'était incroyablement fun, on avait concocté un flyer à base de collages et de photocopies, fait la promo en distribuant le tout dans la rue et c'était – à l'échelle de l'entreprise – un petit succès! Je suis parti dix-huit mois aux Etats-Unis et quand je suis revenu, le Tir Groupé s'était déplacé à la Place du Château. Assez rapidement, j'y ai tenu une séance de double programme hebdomadaire en y projetant des films basés sur une thématique donnée. C'était tous les jeudis : entrée libre pour un doublé de Z californiens, de polars italiens ou d'exploitation asiatique. On y buvait des bières, fumait des clopes et matait des films, c'était génial! Je pouvais montrer ce que je voulais, et ce que je voulais était éternellement sur VHS. Ce petit manège

a duré jusqu'en 2003. Entre temps, en 1997, eut lieu un événement appelé Les Nuits Underground au Toit du Monde à Vevey. Je l'avais découvert grâce à un tout petit encart dans le 24 Heures, un truc de 5 centimètres sur 6, vraiment ridicule. Curieux, je m'y suis rendu, et j'ai pris une belle baffe en découvrant une sélection de films en provenance du New York Underground Film Festival. Elle avait été faite par Sigismond De Vajay, un artiste plein d'idées et d'énergies qui vit aujourd'hui en Argentine. Fasciné, je lui ai demandé de me tenir informé au cas où l'idée de remettre le couvert lui venait à l'esprit. Un an plus tard, il me rappelait pour me demander de faire bénévole aux projections des films de Nick Zedd, un réalisateur de la vague du Cinéma de Transgression propre au New York des années 1980. Je n'étais pas très familier des films de Zedd, mais évidemment que j'ai dit oui! J'ai bossé au bar, et j'ai même organisé une interview de Zedd qui fut un bide énorme. Thibault était d'ailleurs à la caméra, il filmait n'importe quoi : les chaussures de Nick Zedd en gros plans, le plafond, il tenait la caméra à l'envers, il était totalement débile. On a vraiment passé pour des guignols. Mais j'étais tellement nul avec mes questions à la con, que les images sont certainement ce qui a été fait de mieux ce jour-là! Je ne crois pas que nous les ayons regardées un jour. En 2000, ce fut un peu la série : je me suis rendu au festival de Cannes pour intégrer la Troma Team grâce à mon ami Olivier Tendon qui incarne Dolphin Man dans 'Toxic Avenger IV' et ai donc fait la connaissance de Lloyd Kaufman, je me suis mis à écrire dans le fanzine français 'Trash-Times', j'ai commencé ma tournée des festivals (le BIFFF, l'Etrange Festival, Gérardmer, le NIFFF qui voyait le jour), j'ai fait la programmation cinéma d'un événement appelé La Nuit des Effets Spéciaux à Vevey, et fut bénévole au Underground Film Festival organisé par Sigismond en marge du Festival Images. La Nuit des Effets Spéciaux connut une deuxième édition l'année suivante, le UFF non, ce qui m'attrista énormément. C'est là que Sigis m'a poussé à prendre les rênes, et avec son aide, celle de Thibault, et d'autres personnes, nous avons créé le LUFF. Notre premier invité de marque en 2002 était Lloyd Kaufman, ce qui nous a valu un joli coup de projecteur pour nous lancer.

Le LUFF fête ses 15 ans cette année. Comment as-tu vécu le développement de cette aventure luffienne au fil des années? Qu'est ce qui a changé dans ta pratique de programmateur depuis le début du festival et jusqu'à aujourd'hui?

Je ne suis pas certain que ma manière de programmer a beaucoup changé. Excepté peut-être au niveau de la sélection des films contemporains que l'on trouve en compétition. Au départ, je refusais de considérer

certains niveaux de productions au sein de la compétition internationale de longs métrages. Aujourd'hui, je prends plus facilement des films plus cossus. Attention, on reste dans le monde des micros-budgets. Il faut dire aussi que les moyens techniques bon marché d'aujourd'hui permettent de réaliser des choses de qualité étonnante. Les images ont de la gueule, les possibilités de montage et d'étalonnage sont immenses... À budget équivalent, il y a dix ans, il était impensable d'obtenir le type de films que nous proposons aujourd'hui. À ce titre, la période de la mini DV était épouvantable. Au fil du temps, le LUFF s'est aussi ouvert à des titres un peu plus porteurs au niveau de l'ouverture et de la clôture. Nous prenons bien soin de ne jamais trop sortir d'un certain esprit, évidemment. Je pense qu'un film comme le «Réalité» de Quentin Dupieux illustre assez bien cela. C'est plus gros, mais c'est complètement autre.

Le programme cinéma du LUFF se différencie clairement, à travers sa ligne radicale, d'autres festivals en Suisse et en Europe. Il représente une belle diversité des pratiques filmiques «en marge» et «non-commerciale» de la production cinématographique internationale. Y-a-t-il une ligne de programmation spécifique que vous suivez? Comment se construit ton programme?

C'est bien parce qu'il n'y avait pas de festival comparable au LUFF que nous avons décidé de le faire. Du moins en Suisse. J'ai aussi été très inspiré par l'Etrange Festival, qui se trouve à Paris, et qui est un des seuls à mettre des pratiques et des genres *a priori* étrangers les uns des autres sur un pied d'égalité. Sinon, les festivals sont tous très catégorisés : l'expérimental avec l'expérimental, l'animation avec l'animation, la fiction avec la fiction. Les geeks avec les geeks, les intellos avec les intellos. Les alternos avec les alternos. Mais si on aime le cinéma, on devrait être capable de s'intéresser à toutes ses ramifications – que celles-ci soient dans les marges ou non, d'ailleurs. L'Etrange Festival brasse très large au niveau des types de production, il a donc déglingué ces catégorisations qui ne sont rien d'autre que des barrières. C'est donc un modèle qui nous a inspiré, tout comme le New York Underground Film Festival. Ces festivals n'ont pas de lignes de programmation autrement identifiable qu'à travers un certain état d'esprit. Je crois que c'est ça qui m'a le plus séduit. Du coup, j'avance principalement à l'instinct. Je balance des trucs que j'ai envie de balancer, et qui sont forcément des choses que j'ai envie de voir. La réunion des différents films et artistes dans la programmation d'une édition découle avant tout d'un sentiment de complémentarité entre les œuvres qui reflète ce que je pense être l'état d'esprit du festival. Après, il y a quelques

impératifs à prendre en considération évidemment : essayer de trouver le programme qui pourra remplir l'immense salle Paderewski ! Je ne l'ai toujours pas trouvé.

Le LUFF a honoré les travaux de plusieurs figures historiques du cinéma underground. Comment perçois-tu cette tradition, si tant est qu'il y en ait une? Penses-tu qu'il est nécessaire de montrer cet aspect «historique» de la production cinématographique non-commerciale et de la faire résonner avec les productions actuelles?

Au début du festival, il y avait tout un pan du cinéma underground et d'avant-garde que je ne connaissais pas. J'ai lu pas mal de publications sur les auteurs qui m'intéressaient, et certains noms revenaient souvent sur le tapis. Warhol évidemment, Kenneth Anger, Tony Conrad, Michael Snow... tous des marginaux, des expérimentateurs, des tripatouilleurs, souvent doublés d'un profil d'emmerdeurs aux yeux de certains. Exactement comme les auteurs qui m'ont fasciné : Richard Kern, John Waters, Hershell Gordon Lewis... Mais dans un style différent. Très vite, j'ai eu envie d'intégrer ces noms à la programmation du LUFF. Non seulement parce qu'ils avaient influencé ou inspiré ces artistes que j'admire, mais aussi parce que cela me permettait de les découvrir dans les meilleures conditions. Un sacré luxe, non? Pour cela, j'ai demandé à Geneviève Loup d'intégrer l'équipe afin qu'elle enrichisse l'offre du festival des œuvres de ces auteurs qui la font kiffer ! Avec son bagage d'historienne du cinéma, sa grande connaissance de l'avant-garde et son approche littéralement opposée à la mienne, nous avons trouvé une sorte d'équilibre qui perdure encore aujourd'hui. Et cet équilibre participe justement à l'état d'esprit dont je parlais juste avant. De plus, permettre de voir les œuvres de ces figures historiques en salle n'arrive tout de même pas tous les jours. Chaque année, nombreux sont les spectateurs qui les voient pour la première fois.

Si on regarde l'évolution de la production cinématographique à Hollywood ou en Europe, ces deux pôles ont produit une grande quantité de films de qualités et ont participé en partie à la constitution d'une certaine histoire du cinéma occidental. Or, au fil du temps, on remarque la logique marchande qui influence totalement la réalité des productions actuelles,

par exemple en France ou à Hollywood. L'âge d'or du cinéma hollywoodien était certainement déjà corrompu par le dictat de certains producteurs, mais comment analyses-tu les dérives du courant dominant du cinéma actuel?

Tout d'abord, je dois dire que je n'ai rien contre le cinéma commercial. Je regarde vraiment de tout, je vais voir les *blockbusters* au cinéma... Tu parles de dérives? Il y a effectivement de ça, malheureusement. Les films en salle sont de plus en plus stériles. Qu'ils viennent d'Hollywood, d'Europe ou même de Russie ou d'Asie, ils appliquent tous les mêmes quatre ou cinq canevas. De films en films, les scénaristes semblent se donner la peine d'appliquer les mêmes articulations narratives à leurs récits. Que ce soit dans le cinéma d'action, la comédie, la romance ou le fantastique, on nous raconte encore et toujours les mêmes histoires. Les mecs changent les décors, les noms et physiques des personnages, et tout ce qui fait l'environnement visible de l'univers du film, mais on sait pertinemment ce qu'il va se passer au bout des dix premières minutes, on sait à quel moment ça va être drôle, quand ça va être un peu triste, quand ça va bouger. Quelle tristesse! Mais le pire, c'est que je ne suis pas sûr que la faute en incombe uniquement aux producteurs. Parce que si on se penche un peu sur ce qui sort en salle, il y a autre chose à se mettre sous la dent que du *Marvel* ou un «Bienvenue chez les *mettre ici la mention que tu veux*». Le problème c'est que personne ou presque ne va les voir. Le public s'en fout. Et les médias de masse s'en cognent tout autant, préférant parler des films qui vont forcément cartonner. Alors forcément, les mecs qui ont investi du pognon dans des films un peu différents vont arrêter de les faire. Parce que faire un film, ça coûte cher, ça emploie du monde, il faut les payer, etc... Même des gros budgets qui se veulent audacieux se cassent les dents. Tu prends «Edge of Tomorrow» avec Tom Cruise, le film est un bide comparativement à son coût de production. Du coup on va rebouffer du *Marvel*. Un film comme «Under the Skin» est aussi assez parlant : malgré la présence à l'affiche d'une star au sommet de sa gloire et un budget modeste, le film s'est pris une veste monumentale. Alors qu'il est fascinant! Et «Réalité» : Dupieux ne fait pas d'entrées, Pathé a refusé de le prendre. Tant mieux pour les salles indépendantes comme le Bellevaux, mais c'est tout de même révélateur. Si le public continue à faire le mouton et à bouder l'offre un peu moins formatée qui lui est proposée, alors il est certain que le courant dominant dont tu parles finira par tout bouffer.

Est-ce que la position critique et radicale que défend souvent le cinéma expérimental se pose en opposition par rapport à la

mollesse du cinéma plus commercial?

Malheureusement non. Il y a énormément de gens qui s'essaient au cinéma expérimental. Avec les moyens d'aujourd'hui, il est plus aisé de se laisser aller au bidouillage créatif, et c'est très bien. Mais la grande majorité de ces artistes s'applique à imiter leurs prédécesseurs. Par conséquent, les choses se répètent inlassablement et on voit sans arrêt les mêmes techniques exploitées aux mêmes fins pour des résultats moins bons. Il faut dire que tellement de choses ont été tentées et explorées en matière d'expérimentation visuelle qu'il est évidemment difficile d'innover. Principalement en ce qui concerne le travail sur pellicule. À ce niveau, je pense que le digital possède encore quelques régions à défricher.

On connaît souvent certains aspects historiques du cinéma d'avant-garde comme venant des pays occidentaux. À part certains spécialistes, on connaît peut-être moins les aspects du cinéma underground (historique et actuel), par exemple en Afrique ou en Azerbaïdjan. Est-ce que tu es familier avec ces scènes-là et est-ce que lors de la programmation du LUFF, tu essaies de dénicher des films qui viennent de pays normalement moins représentés?

Je ne connais pas les cinémas de ces pays. J'ai vu quelques films africains, surtout des films nigériens, mais rien qui se rapproche à du cinéma d'avant-garde. Il y a quelques années, j'ai demandé à Aryan Kaganof s'il avait des tuyaux concernant une scène expérimentale africaine. Aryan est un réalisateur sudafricain dont on a passé les films en 2003, il s'est exilé aux Pays-Bas en réaction à l'*apartheid* et est retourné en Afrique du Sud au début des années 2000. Ses films sont donc européens, mais c'est un fouineur. Malheureusement, il n'a pas pu m'aiguiller vers quoi que ce soit. Si t'as des propositions, je suis preneur!

Quel regard portes-tu sur la production cinématographique actuelle en Suisse?

Je ne la connais pas suffisamment pour pouvoir en parler. Une chose est certaine : nous recevons très peu de films suisses. Il me semble que si quelqu'un parvient à monter un film en Suisse, il vise directement les gros festivals nationaux – ce qui est légitime. Ceux qui nous parviennent sont généralement très amateurs, des films de potes pas très fins. Heureusement, il y a des exceptions.

Est-ce qu'il y a d'autres festivals en Suisse ou en Europe dont la programmation te semble de qualité?

J'ai cité l'Etrange Festival, il y a aussi le festival Offscreen à Bruxelles. Je n'y suis jamais allé mais leur programmation fait salement rêver! C'est très riche et très dense... et très long, il me semble. Il y a aussi mes potes d'Hallucinations Collectives à Lyon, qui font du super boulot avec presque rien et qui ont des choix de programmation assez gonflés - c'est là que j'ai découvert «Bijou» de Wakefield Poole, pas le genre de trucs que tu t'attends à voir dans un multiplex, même sous la bannière d'un festival! Je rêve de découvrir l'Extrême Cinéma à Toulouse, dirigé par le fantastique Professeur Thibault. Et comme je l'ai dit au départ, j'ai grandi avec le cinéma de genre. Du coup je suis un adepte du NIFFF dont je n'ai loupé aucune édition. En Suisse, j'aime aussi le Black Movie et le FIFFF. Mais je n'ai malheureusement pas le temps de tout faire. Je ne suis même pas allé au FIFFF depuis que Jobin est à la barre. Et sinon, il y a le 2300 Plan 9 de la Chaux-de-Fonds, sans doute l'un des festivals les plus déglingués du globe! Carrément plus underground que le LUFF dans son mode de fonctionnement, un vrai bonheur.

Je me souviens en 2015 avoir eu de magnifiques échanges avec Jeff Perkins et je crois que sa présence a vraiment éclairé l'édition 2015 du festival. Est-ce que c'est un choix conscient d'aller dénicher des figures historiques qui ont œuvré à l'ombre, comme volontairement cachées du grand public, et de leur rendre hommage en les invitant au LUFF et de présenter leur travaux?

Perkins a visiblement marqué les esprits, c'est vrai que c'est un personnage formidable. Et non, ce n'était pas conscient. En réalité, faire venir Perkins était une opportunité, c'était le fruit du hasard. C'est Sean Carillo (spécialiste de la scène *punk* et mari de Bibbe Hansen, présente au LUFF en 2007) qui m'a contacté il y a trois ou quatre ans pour me dire qu'il avait fait la connaissance d'un type au parcours incroyable. Carillo était tombé sur Perkins parce qu'il lui louait une chambre quelques jours par semaine pendant un projet qu'il avait sur New York. Il n'avait jamais entendu parler de lui, mais s'est retrouvé sous le charme du bonhomme tout en étant totalement subjugué par la vie qu'il a menée, ses rencontres et ses créations. Sean s'est dit que le LUFF était un événement idéal pour offrir un coup de projecteur à ce mec. Ça a pris pas mal de temps avant de concrétiser sa venue, et je suis très heureux de l'avoir fait.

Comment te tiens-tu au courant des nouveaux films «non-mainstream» qui arrivent? Est-ce qu'il y a des endroits spécifiques en Suisse ou en Europe que tu visites pour les visionner? Est-ce qu'il y a des «réseaux» où se tenir informé des sorties de films barrés et en marge?

Il y a évidemment Internet, et puis le réseau que je me suis développé tout au long de ces quinze dernières années. Sinon, je ne peux pas penser à des endroits spécifiques, si ce n'est les festivals que j'ai cités plus haut et qui sont d'excellents endroits pour rencontrer des réalisateurs ou des producteurs détendus qui ne sont pas à siroter des *Spritz* du haut d'une terrasse dominante. J'observe aussi beaucoup les programmations d'autres festivals du globe où je n'irai sans doute jamais, je décortique leurs sélections...

Je crois savoir que dans la mesure du possible vous faites venir certains films sur bobines lorsqu'ils utilisent encore ce format. Quel est ton rapport à l'image sur bobine et ta position par rapport au passage au numérique? De manière plus large, comment analyses-tu les transformations dues aux nouvelles technologies numériques dans le milieu cinématographique?

Oui, la chaleur de l'argentique, son grain, ses défauts, tout cela se perd, malheureusement, et je trouve cela génial de pouvoir retrouver ces textures. Je me souviens que l'année dernière, lors d'une journée en festival, j'ai vu deux ou trois films projetés sur support numérique avant d'en voir un en 35mm. L'impact était brutal! C'était tellement beau, et tellement reposant et doux à l'œil. Peut-être que je sonne comme un vieux con, mais c'était très honnêtement plus agréable. Sans doute que la luminosité de l'image digitale a quelque chose d'agressif sur la rétine, comparativement à l'argentique. Et la disparition de ce support me rend un peu triste, je dois l'admettre, mais les choses évoluent quoi qu'il advienne et il ne sert à rien de se lamenter, d'autant que les caméras digitales ont heureusement beaucoup évolué ces dernières années. Ça ne sera jamais identique à la pellicule, mais c'est quand même moins moche que la Mini DV. Quoi qu'il en soit, nous programmerons de la pellicule tant que nous le pourrons.

Au LUFF, ton programme cinéma entre en résonance avec la programmation musique de

Thibault. Est-ce que tu essaies
de trouver une cohérence entre
les deux ou bien les interactions
se produisent-elle par accident?
Quel est ton rapport aux
musiques présentées au LUFF?

On essaie de créer des ponts. Des fois ceux-ci apparaissent
comme par enchantement, d'autres fois ils sont conscients,
d'autres fois encore ils sont forcés (un peu... comme la
carte blanche à Stephen O'Malley)... C'est certainement
un aspect que nous pourrions plus travailler, mais
en aucun cas la mise en place de ces ponts ne doit
s'apparenter à une contrainte, ou à un devoir. Thibault
et moi nous connaissons depuis presque trente ans, donc
on connaît la compatibilité de nos univers respectifs et
les ramifications qui existent entre les deux. Mais je dois
dire que par moment, j'ai envie d'imposer un groupe ou
deux à cet emmerdeur qui nous fout de la *noise* sans arrêt.
Moi j'aime les guitares bien sales et les volées de bois vert.
Donc à Thibault, j'aimerais dire deux mots : «The Locust»?

La **cave12** à Genève s'est imposée comme un lieu essentiel en Suisse et dans le monde pour la diffusion des musiques transversales, non-commerciales et aventureuses.

Fernando Sixto et **Marion Innocenzi** effectuent un travail remarquable depuis de nombreuses années, afin de rendre possible la présentation de ces musiques expérimentales internationales à Genève.

Les travaux de Sixto et Marion sont caractérisés par un engagement total et un enthousiasme indéfectible pour ces musiques « autres » ainsi que par une attention toute particulière aux dimensions sociales qui entourent le rituel du concert.

On oublie souvent que sans cet immense travail fournit au quotidien depuis des années par Sixto et Marion, des pans entiers de la création contemporaine internationale ne pourraient pas être présentés en Suisse.

À l'heure où de nombreuses salles de concert sont frileuses à présenter des musiques barrées et non-commerciales, la cave12 s'impose comme une véritable référence d'intelligence et de courage de programmation tout en prouvant qu'une telle démarche peut être possible sur le long terme.

L'entretien est structuré en deux parties: l'une avec Fernando Sixto responsable de la programmation et l'autre avec Marion Innocenzi qui assure toute l'administration et les aspects organisationnels garantissant le bon fonctionnement de la cave12.

Plongée donc dans le passé, le présent et le futur de l'une des plus essentielles aventures de la scène culturelle suisse et internationale.

www.cave12.org

Salut Sixto, peux-tu nous raconter comment tu es devenu programmateur de musiques expérimentales? Te souviens-tu d'un déclic qui t'a fait choisir cette voie, et aussi du premier concert que tu as organisé?

Fernando Sixto

Alors, j'ai été très vite/très jeune attiré par des démarches musicales « autres ». Grand amateur de radio depuis l'âge de 5 ans, j'étais en permanence branché dessus, l'écoutant dès que je pouvais et ceci de manière insatiable ! Je tançais ma mère pour qu'elle m'achète des 45 tours que j'entendais à la radio (premier 45 tours reçu, « Roxanne » de « The Police » à l'âge de 5/6 ans...) avec un mange-disque et j'ai très vite adoré jouer avec les vitesses/pitches du mange-disque, le volume, etc... je passais des heures à ralentir mes disques « pop » dans ma chambre, ma mère n'en pouvait plus, elle m'a du coup offert une paire de casques... Puis, l'un des plus grands cadeaux de ma vie : un walkman où tu pouvais, en plus des cassettes, écouter la radio. Je m'endormais, mangeais, prenais des bains, me promenais avec mon walkman et mes casques sur les oreilles et j'adorais me faire des compiles (j'enregistrais/ piratais de longs passages radios que je coupais/remontais ensuite dans ma chambre avec un double lecteur cassettes...). Ma plus grande punition : me faire confisquer plusieurs fois mon walkman par ma mère parce que je ne l'écoutais pas... Ah-ah !

Adolescent, je suis cependant vite devenu blasé de ce que j'entendais à la radio. J'avais l'impression que j'entendais tout le temps la même chose et me disais, mais en fait, c'est nul la musique, c'est toujours pareil ! Années adolescentes et premières grosses expériences drogues & alcool. Plus rien ne m'intéressait musicalement jusqu'à ce qu'un pote à moi me dise : tu devrais écouter le « Velvet Underground », ça risque de te plaire. À l'époque, il n'y avait pas internet, du coup, je suis allé au Marché aux Puces et me suis payé l'album du « Velvet » avec la banane de Warhol, suis rentré chez moi l'écouter et Paf ! La monstre claque ! Je suis devenu fou à l'écoute d'« European Song », cette plage de guitare-bruit-larsen-cacophonique... j'avais jamais entendu un truc pareil et je me suis dit « Wouah_putain, j'adore ! » Du coup, je suis retourné aux puces et ai commencé à m'acheter des tonnes de disques, au bol, à la pochette et je n'arrivais plus à m'arrêter. Quelques temps plus tard, ce même pote (le musicien genevois Pierre Omer pour ne pas le citer) m'a dit, tu devrais regarder un film qui s'appelle « Step Across The Border » qui passait à l'époque au Ciné 17, à Genève. Je suis allé le voir un samedi soir, tout seul, et je suis sorti encore plus fou. J'ai cette image du film qui reste très fort ancrée en moi où on voit Fred Frith dans une sorte de cuisine, qui balance des pâtes/nouilles sur sa guitare électrique posée à plat sur la table et qui tape dessus avec divers ustensiles... Je me suis dit, QUOI ? On a le droit de faire ça ? Ça m'a explosé le cerveau.

J'ai vu le film à peu près à la même époque qu'une bande d'étudiants des Beaux-Arts (j'étais encore au Collège pour ma part) et ai décidé d'occuper une maison vide au Boulevard des Philosophes/Boulevard de la Tour. Ils ont commencé à organiser des concerts dans la cave d'un des trois bâtiments. Mon pote (toujours Pierre Omer) m'a dit, il y a ce nouveau spot de concert qui vient d'ouvrir à Genève, ça s'appelle la cave12 (à RHINO), va jeter une oreille, ça te plaira... J'y suis allé, sur ses conseils, un jeudi soir (à l'époque ils faisaient des jams tous les jeudi soirs) et suis tombé sur une bande de « fous » qui jouaient de leurs instruments de manière TOUT sauf traditionnelle. Je suis devenu complètement accro à l'endroit, allais absolument tout voir et achetais des disques à chaque concert.

Très vite, je me suis dit, mais c'est quand même dingue que l'on ne trouve aucun de ces disques de musique « bizarre » à Genève et j'ai donc, sur un coup de bol et un coup de tête, ouvert un magasin de disques spécialisés en musique expérimentale dans un autre squat : l'Arquebuse. Mélange de salon d'écoute et de ventes de disques, je ne savais absolument pas dans quoi je me lançais et mon « magasin » est très vite devenu un repaire où les gens s'amassaient pour soit passer des nuits à écouter des trucs bizarres et MIEUX acheter des tonnes de disques. J'en revenais pas. En à peine 6 mois, mon magasin de l'Arquebuse était devenu LE spot pour la musique expérimentale en Suisse. Des gens venaient de Lausanne, Berne, Zurich, et même Lyon pour acheter des trucs. C'était de la folie. L'aventure a duré environ 10 ans, sans pause.

Parallèlement à mon magasin de disque, la première équipe de la cave12 (Marie Jeanson et Denis Rollet) mettaient la clé sous le paillason, c'est-à-dire, ils arrêtaient (parce qu'ils voulaient voguer vers d'autres histoires). Après 8 ans de concert (en gros, de 89 à 97), l'arrêt de la cave12 est arrivé comme un méga-choc pour beaucoup de genevois. Plus de concerts de musiques expérimentales en ville et très vite un immense vide s'est fait sentir. Les gens ont commencé à m'approcher et me demander : « mais pourquoi tu n'organises pas des concerts toi-même ? ». Je me sentais pas prêt du tout, j'avais une peur/trac fou, gérer des disques, c'était easy, organiser un concert me semblait totalement hors de ma portée. Puis un jour, j'ai craqué. J'ai reçu la proposition de faire un guitariste que j'adorais à l'époque, le japonais Sugimoto Taku (en duo avec le violoncelliste suisse Bo Wiget). Ça avait l'air simple. Pas de sono, juste un ampli de guitare pour Taku, du coup, j'ai dit oui. Le concert a eu lieu dans une salle au dessus du magasin, contre toute attente, les gens sont venus hyper nombreux et le concert était superbe. Tout s'était tellement bien passé, que du coup, j'ai commencé une série de concerts directement à l'Arquebuse. Des choses plus ou moins légères, mais avec notamment les premières venues en suisse de la scène tokyoïte (Toshimaru Nakamura, Sachiko M), la venue de Florian Hecker (qui fut adorable malgré les conditions

déplorables) et ma première rencontre avec un certain... Zbigniew Karkowski. Rencontre emplie de souffre (déjà), engueulades, empoignades, bref, un dépucelement en bonne et due forme pour moi (qui me disais à l'époque, plus jamais je veux voir ce type... on sait ce que ça a donné par la suite).

Puis un jour, j'ai reçu la proposition de faire un musicien dont j'adorais le travail, Francisco Lopez, qui, techniquement demandait bien plus qu'une miniso et un espace plus grand que la salle de l'Arquebuse. Je suis donc allé frappé à la porte de RHINO, en me disant, il faut faire ce concert à la cave12 où il ne se passe plus rien depuis des années. J'ai été accueilli les bras ouverts, on m'a donné la clé de la cave12 en me disant: voilà la salle (elle était dans un état d'abandon dramatiquement poussiéreux), tu rendras la clé après le concert. Le concert s'est déroulé dans des conditions terribles (Francisco a dû péter aux bas mots 4 haut-parleurs et griller deux amplis de puissance durant le *soundcheck*), mais il a eu une attitude franchement FANTASTIQUE à mon égard en me disant, t'inquiète, on va faire sonner cet endroit comme jamais avec le matos qui reste.. et ce fut le cas. Une cave12 pleine à craquer, un concert qui reste à jamais gravé dans les mémoires par la puissance de son son tourbillonnant malgré un matériel plus que déficient... On assistait, en direct, à la résurrection de la cave12!!! Ce fut un moment IMMENSE! C'était en janvier 2001. Je n'ai jamais rendu la clé après le concert comme j'aurais dû. Au contraire, j'ai remis ça un mois après. Et je n'ai jamais pu faire marche arrière. C'était parti. Et on voit où on en est aujourd'hui YES! Heureusement que j'ai jamais rendu cette clé, Ah_ah!

La cave12 défend et présente les musiques expérimentales (à défaut d'une meilleure terminologie) ou de recherche, tous genres confondus. Quel est selon toi le critère qui définit une musique expérimentale ou de recherche? Est-ce que la musique expérimentale est forcément en opposition par rapport aux musiques dites «mainstream»?

Je n'ai jamais tellement aimé le terme «expérimental»... c'est un fourre-tout qui veut tout dire et rien dire. Je préfère parler, oui, de démarches personnelles/singulières, que cela soit face à un instrument, au son en lui-même, aux dynamiques d'une composition ou improvisation, à la manière d'appréhender une chanson, la tradition, etc... Ce qui m'intéresse le plus peut-être, c'est l'inattendu, le surprenant, le contre-pied, le «mais c'est quoi ce truc!», etc... Et l'évolution permanente du langage musical. Je n'ai jamais pensé en terme d'opposition entre musique «aventureuse» (voilà un terme que j'aime bien je crois)

et musique dite «mainstream». J'écoute moi-même de la musique dite «mainstream». Au contraire, je pense que tout ce qui se trame dans les «laboratoires» de la scène de «recherche» internationale alimente le son d'un certain mainstream (Björk s'acoquinant avec des musiciens/sonorités issues de «l'underground» ou certaines productions hip-hop ou clubbing actuelles, etc).

Pourrais-tu évoquer les années de la cave12 à Rhino? Des concerts particulièrement marquants? Qu'est ce qui a changé au fil de ces années au niveau de ta pratique d'organisateur et diffuseur de musiques?

Cf. plus haut pour le début de «ma» cave12 à Rhino. Concerts marquants, il y en a des tonnes, mais donc, évidemment, le déclencheur Francisco Lopez, le concert solo de Zbigniew Karkowski qui avait donné une véritable LEÇON à un parterre médusé n'ayant jamais entendu une puissance pareille à Genève, la venue de Tony Conrad qui rangeait les bouteilles et passait le balais après son concert, «The Ex» devant un parterre de 250 personnes dans une salle qui pouvait en compter 80 (il faisait très chaud, ah-ah, mais tout le monde a pu rentrer), la magie habitée du regretté Jack Rose, Phil Niblock s'endormant pendant sa diffusion_YEAH!, Phillip Jeck et ses «je ne sais pas combien» de tourne-disques, Keiji Haino solo (3 heures de concerts non-stop!!!), la monstre queue devant la salle à 15h00 de l'après-midi (!!!!) alors que le concert était à 22h00 pour «Merzbow» solo, etc, etc., le cri de Junko («*what the fuck?*») et j'en oublie un millier, évidemment!!!

Quant à la pratique d'organisateur, pas grand-chose de changé, si ce n'est qu'il est devenu de plus en plus difficile pour les musiciens de tourner, par manque de salles et de moyens. On le sent très fort. Il nous arrive de plus en plus d'avoir des concerts annulés (heureusement suffisamment à l'avance pour que ça ne porte pas trop à conséquence) parce que les musiciens ne trouvent pas assez de dates de tournées pour rentabiliser leur venue.

En 2007, à cause des lubies de Daniel Zappeli, alors procureur de la ville de Genève, le Rhino a été brutalement évacué et fermé. En plus d'offrir un restaurant, un cinéma indépendant et des logements, le Rhino était le quartier général de la cave12 et le lieu où tu habitais. Malgré le fait que votre salle de concert ait été fermée et que vous vous soyez retrouvés à la rue, Marion et toi avez continué à organiser des concerts dans

différentes salles de Genève qui vous ont hébergés (l'Ecurie, l'Usine, L'AMR,...) et vous avez logé pendant des mois dans le *sleep-in* de L'Usine. Je me suis toujours demandé où vous avez trouvé l'énergie et le courage de poursuivre vos activités malgré la violence du fait de se trouver sans lieu de travail ni appartement du jour au lendemain? Comment se sont passées les 7 années de cave12 nomades qui ont suivi?

À la fermeture, ou plutôt évacuation de Rhino, on s'est dit : ça y est, c'est fini, plus de cave12! Mais, dès le lendemain, on a reçu TELLEMENT de sms ou mails de soutien qu'on s'est tout de suite dit NON : on ne s'arrêtera pas, et, une semaine après l'évacuation, on était déjà dans la rue organisant des concerts sauvages pour dire aux autorités, la cave12 est là, vivante, sans toit, mais vivante. Et on a enchaîné non-stop, concerts dans la rue (avec police présente), actions/occupations de bâtiments vides, défilé-manif (notre incroyable parade de 100 musiciens en plein centre-ville un samedi après-midi) avec notre slogan: LA CAVE12 EST PARTOUT.

Aussi, très très très vite, TOUS LES LIEUX CULTURELS genevois ont fait preuve d'une solidarité fantastique. Tous nous ont dit, venez faire des concerts chez nous, on vous accueille, le temps que vous trouviez un nouvel endroit. L'Ecurie de L'Îlot 13, l'Usine dans son entier (cinéma, théâtre et salles de concerts), l'AMR, le Grütli, le Bâtiment d'Art Contemporain, pour n'en citer que quelques-uns (la liste est immense)... Face à une telle débauche d'énergie, la ville et le canton sont très vite entrés en matière pour trouver une solution en nous disant : « on a compris le message, mais calmez-vous ». On ne s'est pas calmés, on leur a dit, on se calmera une fois qu'on aura notre salle de concert! ça a pris 7 ans (j'avais pas rentrer dans les détails de ces 7 ans ici), et maintenant, yes, on est chez nous (mais pas sûr qu'on se soit calmé sur le rythme, ah-ah).

Le plus difficile, en plus des négociations constantes avec la ville et le canton était de maintenir une programmation régulière et spécifique sans avoir de salle tout en conservant notre « esprit ». Un véritable jeu de tétis, des heures et des heures de téléphone avec les différents lieux, mais, franchement, la solidarité de tous les lieux a été EXEMPLAIRE. On a pu faire absolument tout ce qu'on voulait faire pendant ces 7 ans, on a toujours trouvé des solutions, un miracle, mais qui jamais n'aurait pu se produire sans cette ouverture incroyable de tous ces lieux qui nous ont accueillis et supportés pendant notre nomadisme. Un ENORME merci à eux!

Depuis 2013, la cave12 a retrouvé un lieu fixe. Es-tu

satisfait de ce nouveau lieu? As-tu l'impression d'avoir trouvé à présent une certaine forme de stabilité, après le tumulte de ces dernières années? Est-ce qu'il y a encore des choses à améliorer, à transformer?

YES! On est au paradis! C'est fantastique, on est chez nous, on fait ce qu'on veut, l'esprit cave12 est là, en plein centre-ville... ET EN SOUS-SOL. Une cave quoi, qui ne se voit pas depuis l'extérieur. C'est trop le bonheur, pour le moment on plane complet.

Lorsque l'on parle avec des musiciennes et musiciens du monde entier qui se sont produits à la cave12 au fil des années, beaucoup évoquent la très grande qualité et l'attention dans l'accueil ainsi que tout les aspects sociaux qui entourent le moment du concert. Que représentent ces aspects pour toi?

C'est ESSENTIEL. L'accueil, le moment du repas, faire en sorte que tout se passe bien pour que tout le monde soit bien. Au-delà du concert en lui-même, c'est évidemment tout l'aspect humain qui nous importe. On adore rencontrer les musiciens, leur parler, échanger, comprendre/savoir pourquoi ils font ce qu'ils sont, etc... C'est un échange hyper constructif et enrichissant, on adore et oui, encore une fois, c'est essentiel pour nous.

J'ai souvent pu observer qu'une partie du public qui fréquente la cave12 ne vient pas uniquement assister au concert, mais reste aussi volontiers pour boire un verre, pour discuter. Toi-même, tu restes souvent très tard à échanger avec le public et les musiciens. Est-ce que l'après concert est tout aussi important que le concert lui-même?

OUI! C'est comme la troisième mi-temps, c'est là aussi, absolument essentiel et nécessaire. C'est dans ces moments que les échanges les plus fous se produisent des fois. Et c'est aussi une formidable soupape, même pour le public qui sait qu'on ne va pas les foutre dehors après le concert. Qu'ils peuvent rester, rencontrer les musiciens, se rencontrer, nous rencontrer, bref, profiter de ces instants sans qu'on vienne leur dire tu dois finir ton verre. On dit souvent qu'il n'y a pas de « temps » à la cave12. Et c'est vrai. On déteste la notion de temps figé. Le temps se

déroule comme il doit se dérouler selon le moment et ce qui se passe entre les gens après un concert. On déteste contrôler le temps « après-concert » ici. D'ailleurs, il n'y pas d'horloge à la cave12, c'est fait exprès. Et c'est aussi une manière de dire au public qu'il est le bienvenu même si des fois les concerts sont « difficiles » d'accès. Ça les rend encore plus curieux et donne plus envie de venir, parce qu'ils savent que même s'ils ne « kiffent » pas forcément le concert, ils peuvent rester un moment au bar pour échanger, s'exprimer, philosopher, etc... NO CURFEW à la cave12_YES!

Bien que ta programmation ait une ligne assez claire et définie, elle est caractérisée par une ouverture qui va au-delà des genres. À la cave12, on peut entendre un concert de *noise* un soir, un concert de musique improvisée minimale le lendemain, un groupe de rock bizarre le soir d'après, du *free jazz* radical, un groupe de *weird-folk* obscur, et j'en passe, le tout sur un même mois de programmation... Comment expliques-tu cette ouverture? Quel est ton rapport aux genres et frontières stylistiques en musique? Comment construis-tu ta programmation?

La programmation se construit essentiellement par rapport aux propositions qu'on reçoit directement des musiciens. Et on en reçoit des tonnes! À partir de là, j'écoute, et, si ça m'intéresse, je regarde ce qu'il est possible de faire selon l'agenda, les thunes, les conditions, etc... Oui, on a toujours eu une ouverture large ici. Musique aventureuse, oui, mais PAS que dans un créneau uniquement. *Noise*, *electronics*, acoustique, *folk*, *post-punk-rock*, *impro*, pièces composées, etc... il n'y a PAS de frontières stylistiques à proprement parler, mais de la musique ou du son et tant que les personnes sont en quête de sonorités ou démarches « aventureuses », elles ont leur place ici. Ensuite, une telle diversité emballe le public. Certains préfèrent la « douceur » du *folk*, d'autres les rigueurs acoustiques, d'autres les déferlantes *noise*, d'autres l'électricité du rock, d'autres encore sont curieux de tout. Bref, cela donne également un public hyper varié, qui adore venir parce qu'il sait que d'un concert à l'autre l'ambiance ou le contenu sonore sera radicalement différent. Ça les titille comme ça nous titille et du coup ils adorent parfois venir à l'aveugle, juste pour voir ce que c'est.

C'est important pour nous cette diversité. Si on ne faisait que du *noise* ou du *weird-folk*, on aurait un public « spécialisé » beaucoup plus restreint... ce mélange de public est essentiel pour nous et pour faire vivre la cave12.

En plus de la fréquence des concerts, la cave12 a su se fidéliser un public et il est rare d'avoir des concerts très peu fréquentés (bien que cela puisse arriver). Comment t'organises-tu pour promouvoir les concerts? As-tu l'impression d'avoir réussi à fidéliser un public? Je sais que d'autres organisateurs de musiques expérimentales en Suisse ont beaucoup de peine à avoir un public régulier, même d'une trentaine ou quarantaine de personnes. As-tu une stratégie particulière?

Pas de stratégies particulières si ce n'est la passion. Je crois que le public sait qu'on est des passionnés ici et qu'on ne leur sert pas du « réchauffé ». On aime ce qu'on programme et je crois que le public aime se confronter à ça. Il arrive que des gens ne supportent pas un concert, mais ils n'en sortent pas fâchés. Au contraire, ils reviennent et apprécient le suivant alors que d'autres n'aimeront pas le suivant. Mais ils aiment l'ambiance, l'atmosphère et ce côté « on se sent à la maison ». Ils font confiance et reviennent souvent. On a un public qui tourne beaucoup, et, surtout, on voit de plus en plus de nouvelles têtes (des jeunes), ce qui est très très très enthousiasmant. Sinon au niveau de la promo, c'est l'habituel: affiches, programme papier et sur internet, mailing list et des fois des annonces dans les journaux (selon l'humeur des journalistes, ah-ah). Et oui, on a un noyau de fidèles assidus qui nous portent aux nues!

En tant que programmateur, tu reçois des sollicitations de musiciennes et musiciens du monde entier qui aimeraient se produire à la cave12. Tu es de fait extrêmement au courant des nouveautés et actualités de ces musiques « autres ». Comment te tiens-tu au courant de l'actualité? Juste à travers les démos que tu reçois ou bien as-tu des réseaux ou d'autres sources pour te maintenir au courant de ce qui se passe et pour découvrir de nouveaux artistes?

Démos oui, uniquement en ce qui concerne la programmation. Il arrive qu'on programme un parfait « inconnu » parce que la démo entendue est franchement étonnante. Et on retrouve cette personne quelques temps plus tard arpenter les festivals. Sinon, lecture de différents

magazines. Échange avec des musiciens recommandant telle ou telle personne, et disques que j'achète à gauche, à droite.

La cave12 est à présent
« officielle » dans le paysage
culturel genevois. Que penses-tu
de la situation de la culture
à Genève? Qu'est ce qui
pourrait être amélioré?

Mmm, c'est un sujet délicat, mais je pense que malgré plein de « bâtons dans les roues », la culture se porte extrêmement bien à Genève. L'offre culturelle pour une ville de cette taille est juste ahurissante. Mais ça pêche un peu du côté des autorités, elles ne comprennent pas vraiment comment une culture disons « OFF » doit fonctionner. Ils débarquent avec des lois et des impératifs absolument absurdes qui mettent en danger le fonctionnement et l'existence mêmes de structures comme la nôtre. Il faut TOUJOURS rester vigilant et sur ses gardes. Mais, une des forces de Genève est la capacité de mobilisation des différents acteurs de la place qui, dès qu'il y a danger, ont la capacité de réagir très très vite et de taper du poing sur la table. C'est arrivé récemment (et c'est encore en cours en ce moment) avec des textes de loi totalement à côté de la plaque par rapport à des autorisations de buvette au sein des structures culturelles genevoises. La partie n'est de loin pas gagnée, mais disons que les autorités songent peut-être à revoir leur copie. Bref, rien n'est jamais gagné, il faut sans cesse être sur ses gardes.

Une chose qui m'a toujours
frappée est la spécificité
des textes que tu écris pour
présenter les concerts de la
cave12. Tu as une plume, un
style très reconnaissable. Quel
est ton rapport à l'écriture?
Comment approches-tu le fait
de mettre des mots sur du son?

Ah-ah, je ne réfléchis pas, je rentre dans le tas, écrivant ce que je ressens. Une forme d'écriture automatique. Comme les réponses à cet interview. J'ouvre les vannes et ça sort (et j'oublie toujours 40'000 trucs que j'ai envie de dire quand je me relis après coup). Pour les présentations de concerts, ben, j'écoute la musique de l'artiste invité, je jongle avec le texte de présentation qu'il m'a lui-même envoyé et je rajoute ce que je ressens en écoutant le disque ou le son. On me dit souvent que mes textes sont affolement dithyrambiques et peut-être des fois, je pourrais modérer. J'ai essayé, ah-ah, j'y arrive pas. Quand on aime, ben, on calcule pas. GO!

Salut Marion, peux-tu nous raconter comment tu t'es retrouvée à participer à l'aventure de la cave12?

Marion Innocenzi

En 89, je revenais de Berlin pour entrer à la HEAD. Durant mon séjour à Berlin mes ami.es du Collège s'étaient installés dans un des nombreux immeubles vides de Genève et, en été 89, ils transformaient les caves du 12, boulevard de la Tour en salle de concert. Une chambre s'est libérée et je m'installais avec eux. À cette époque, il y avait une pénurie de lieux de concerts, hormis que l'Usine venait d'ouvrir. Très vite, la programmation de la cave12 s'est orientée vers les musiques expérimentales, en partie parce qu'on venait de découvrir (Step Accross the Border). À cette époque, on écoutait de la musique industrielle, du *punk*, mais aussi de la musique ethno, du *folk*... Tout ce qu'on se refilait sur des précieuses compiles. Ce film nous a ouvert à d'autres possibles. Concrètement pour la cave12, je faisais l'accueil des artistes, les repas, le bar, le stock, les lits et les comptes. Ces rencontres avec les artistes ont rythmé ma vie et forgé mon parcours. On avait 20 ans et on a tout appris sur le tas.

Parmi les premiers concerts organisés, il y a eu (Voice Crack), (Borbetomagus), (Fat), et les connections se sont faites petit à petit mais sûrement avec les musiciens naviguant autour de la scène new-yorkaise de musiques improvisées et expérimentales, mais aussi avec la scène européenne et avec des lieux et festivals comme le 102 à Grenoble ou Vandœuvre-les-Nancy. En Suisse avec le Boa et la Reithalle avec lesquels le team cave12 entretenait des liens étroits pour faire tourner les groupes.

En plus de l'accueil des musiciennes et musiciens, tu as la lourde tâche de t'occuper de l'administration de la cave12. On oublie souvent l'immense quantité de travail que cela représente pour gérer une telle structure. Comment organises-tu ce travail et en quoi consiste-t-il exactement?

Oui, je dois faire en sorte que tout roule, c'est un boulot fascinant mais c'est énorme... On devrait être 4 pour faire ce travail mais la cave12 n'en a pas encore les moyens.

Une part du travail consiste surtout à avoir une bonne vision d'ensemble et d'arriver à évaluer nos ressources tant physiques que financières. Il y a des données de base qui sont les 150 projets que nous invitons chaque année et, d'un autre côté, il y a la salle de concert et le matos à entretenir. À partir de là, il faut construire tout ce que ça implique et savoir le chiffrer en terme de services,

d'argent, de temps ou de priorités. Tout l'art consiste à créer un budget réaliste et sur mesure. Ça implique aussi une conscience politique et éthique. Le plus important est de payer les artistes décemment, on ne fait pas d'économie sur l'hébergement et l'accueil, le salaire des techniciens comme celui des personnes engagées pour la buvette ou la billetterie sont adaptés au « marché ». Le prix de l'entrée et des consommations sont bas pour être abordables pour tous.

Pour construire la cave12 physiquement, on a pensé à chaque détails, pour le fonctionnement c'est pareil, il faut savoir le calquer sur notre manière de faire et aller à l'essentiel.

Au quotidien, comme on a pas les moyens de créer des postes, je fais tout (hormis la programmation). Ça veut dire : dossiers, recherche de financements, compta, relation avec les autorités, requêtes d'autorisation pour manifestations, plannings des équipes de soirées, salaires, facturation, coordination avec les graphistes et le webmaster, courriers officiels, gestion du stock buvette, achat des fournitures allant du *pq* aux ampoules de PROJOS, en passant par les boules quiès, ou les verres pour la buvette, s'assurer du contrôle de la ventilation et des chauffages avec les entreprises qui font le suivi, faire déboucher les grilles de canalisation, appeler le maçon pour une infiltration d'eau ou les ébénistes pour les serrures qui se bloquent, faire des polices d'assurances, prendre des billets d'avion, des réservations d'hôtel, sortir les poubelles le lundi et le jeudi, distribuer le programme et les affiches de concerts, faire les nettoyages, faire une lettre de recommandation pour un ingé-son ou un contrat pour un musicien, classer les articles de presse, faire les rapports d'activités, préparer un goûter ou le repas des artistes. Il y a aussi des réunions, des PV, des entretiens et des causes politiques et culturelles sur lesquelles il faut se positionner et agir.

Si on considère la cave12 en trois phases : la première serait la période Rhino, la seconde la période dite « nomade » et la troisième serait le lieu actuel, Rue de la Prairie. Est-ce que ces trois phases avaient des particularités, des différences ou des similitudes dans le travail d'organisation, d'administration et de fonctionnement?

En dehors de l'esprit et du contenu qui sont restés identiques, sur le plan du fonctionnement et de l'organisation, ces périodes ont chacune leur caractéristique.

La cave12 est née à Rhino, dans un contexte particulier et elle s'intégrait dans un projet collectif. Les artistes

logeaient et mangeaient à Rhino, les habitants prêtaient leur chambre, faisaient les lits et les *petits déj*, donnaient des coups de main pour la buvette ou pour faire à manger... il y avait tout sur place. On faisait des plannings mensuels comme maintenant pour organiser tout ça, mais il y avait 20 appartements, 70 habitants : on s'organisait plus facilement et à moindre coût.

Le team cave12 était toujours constitué de 2-3 personnes qui, parallèlement, faisaient leurs études ou avaient un travail à côté, on était tous bénévoles.

Avec l'évacuation de Rhino et de la cave12, on perdait non seulement la salle de concert, mais aussi les choses essentielles qui nous permettaient de fonctionner.

On avait plus de lieu mais on avait une histoire et une programmation entre les mains. Tout le monde s'est insurgé, on a été bombardés de lettres de soutien tant du public, que des artistes du monde entier et des personnalités de la culture. On a pas eu le temps de déprimer ou de se poser 1000 questions, ces encouragements nous confortaient dans notre volonté. Par contre, pour poursuivre avec toutes les inconnues, ça demanderait une disponibilité à 200%, il ne serait plus question d'avoir un boulot ou des occupations à côté, la donne allait changer définitivement.

Au début du nomadisme, on bougeait la sono d'un endroit à l'autre, car on nous invitait dans des lieux pas équipés. Dans cette logique de survie, on acceptait tout. On cherchait des *sleep-in* ou des chambres chez des amis pour loger les artistes, on cherchait des cuisines, tout était au coup par coup, même avec les lieux qui nous accueillait pour savoir qui tenait la buvette ou s'occupait de tel ou tel aspect de l'accueil, bouffe, nettoyages, etc... On était considérés comme des électrons libres, certains nous prêtaient des lieux clés en main.

C'est un détail, mais c'est à cette période qu'on a édité un programme mensuel pour que le public s'y retrouve. Avec le temps, on s'est dirigés vers des solutions moins éprouvantes. Notre sono était installée à l'Ecurie, au bout d'un temps, l'équipe de l'Ecurie et les habitants du quartier nous ont annoncé qu'ils réservaient 8 dates par mois dans leur planning pour accueillir notre programme, en soutien à la cave12. Quand on a retrouvé un appart', on a logé les artistes chez nous. On était toujours dans l'urgence et on recomposait avec les moyens du bord en gardant le même fonctionnement.

Ce fonctionnement est viable lorsqu'il y a tout sur place et des gens pour filer des coups de main, mais il est impossible sur le long terme et avec une programmation régulière. On a commencé à mettre les artistes à l'hôtel, ça a un coût mais c'est mieux pour tout le monde, on est certains qu'ils n'ont pas froid, qu'ils peuvent prendre une douche, et ils sont indépendants.

À cette époque, pour justifier du maintien de notre subvention alors que nous n'avions plus de lieu, nous devions rendre des rapports trimestriels. C'était du travail

en plus, mais un bon moyen de rester en contact étroit avec les autorités.

Durant cette phase nomade, nous regrettions parfois les moments d'intimité avec les artistes, notre public apparaissait et disparaissait sans trop se mélanger avec les habitués de la buvette, mais l'essentiel avait LIEU, c'est le cas de le dire.

Parallèlement ça a été le début de négociations qui ont duré 4 ans, mais très vite, un premier lieu a été proposé par l'État pour nous reloger, puis un second la Prairie, parking à vélo désaffecté, pourri, ouvert sur l'extérieur, sans eau ni électricité. Seules les dimensions étaient bonnes et nous permettaient de rêver. L'architecte qui avait participé à l'aventure Rhino s'est joint à nous, on a chiffré le projet et rapidement on obtenu le soutien du Magistrat de la Culture et du Conseil Administratif de la Ville de Genève. Il faut relever qu'à la tête des institutions, les prises de positions et décisions sont allées vite, le projet était ficelé en une année. En 2009, les Magistrats ont déposé une proposition au Conseil Municipal pour attribuer un crédit à la cave12 afin de construire la salle de concert et le vote a eu lieu en 2010 (2 jours de débats!), après étude et rapport de la commission chargée d'évaluer ce projet et son montage. À plus d'un titre, il y avait du jamais vu. La cave12 s'est retrouvée à construire une salle de concert avec des financements de la Ville de Genève dans un bâtiment de l'Etat de Genève. Pour mettre ça à plat, il a fallu des conventions dans tous les sens, mais aussi de l'intelligence, un esprit d'ouverture et de la confiance de la part de toutes les parties impliquées.

Gérer un chantier, c'est énorme ! On peut parler et faire des plans, il y a vite 15 versions de plans, des idées qu'on doit abandonner... il faut suivre ! Il y a tant d'informations en même temps à gérer que le mieux pour se comprendre est d'être là. Nos architectes faisaient un maximum, étaient très à l'écoute de nos demandes mais tous les choix définitifs m'appartenaient hormis ce qui était imposé pour des questions d'énergie ou de sécurité. C'était un travail à mi-temps, j'étais la seule qui n'était pas payée et je gérais aussi la comptabilité du chantier.

Les travaux ont duré 2 ans, tout le monde piétinait d'impatience pour savoir quand cette nouvelle salle serait prête, tant le public qui continuait de nous suivre, que des journalistes, des élus, que l'Ecurie qui jonglait entre leurs propres dates et notre programme, et surtout Sixto ! On nous posait beaucoup de questions : si on était les seuls à gérer le nouveau lieu, si ça s'appellait toujours la cave12, sur les heures d'ouvertures, etc...

Puis vient la 3^e phase, un nouveau lieu à Genève, une nouvelle salle de concert en Europe, le Paradis ! C'était du «sur mesure», tout entrain dans cet écrin comme une Cendrillon dans sa pantoufle de vair, même le public s'est senti «à la cave12».

On en avait jamais douté, on avait essayé de penser à tout, on s'est cru arrivé au but, et là... passés l'euphorie

et le soulagement de cette inauguration, on a dû prendre conscience que ce n'était que le début d'une nouvelle histoire!

Depuis 2013 donc, la cave12 a retrouvé un nouvel espace. J'imagine que la transition entre la phase «nomade» et la nouvelle salle Rue de la Prairie a dû demander une quantité énorme de boulot administratif. Est-ce qu'après trois années dans le nouveau lieu, tu as l'impression d'avoir trouvé une «vitesse de croisière» ou bien êtes-vous sur la brèche en permanence?

Oui, on a trouvé un rythme, quoi que je doive insister pour qu'on s'y tienne. Idéalement c'est 2 concerts par semaine. Dès qu'il y a plus c'est dur à suivre avec le reste, faut trouver plus de monde pour la buvette ou les nettoyages, ça donne plus de boulot aux graphistes pour les affiches, ça laisse moins de temps pour l'administration, et ça génère surtout plus de coûts. Sans compter qu'en général, on a même pas une après-midi de libre par semaine. On est sur la brèche, pas de répit, on manque de ressources humaines et financières, on jongle. On a besoin d'être soulagés, on répartit des tâches sur plusieurs personnes à coup de 3 à 5 heures par semaine, ça fait une dizaine de fiches de salaires par mois avec des montants ridicules et des gens pas toujours disponibles parce qu'ils ont forcément un travail à côté. Si on avait un vrai mi-temps à proposer ça serait peut-être mieux et ça allégerait le temps passé pour faire des plannings mais je ne suis pas certaine que ces besoins puissent se commuter en poste fixe. Les gens qui nous entourent sont super, on parle de ça, ils.elles ont également tous des projets personnels ou des boulots qu'ils veulent garder. C'est peut-être aussi ce qui fait qu'ils.elles ne se lassent pas de venir de temps en temps nous aider.

Lorsque l'on parle avec des musiciennes et musiciens du monde entier qui se sont produits à la cave12 au fil des années, beaucoup évoquent la très grande qualité et l'attention dans l'accueil ainsi que tout les aspects sociaux qui entourent le moment du concert. Que représentent ces aspects pour toi?

Au-delà du fait qu'on a une réelle envie de rencontrer ces personnes, s'il faut l'expliquer, c'est peut-être la convivialité qui est née dans le contexte de Rhino. On aime ce qu'on fait et on ne considère pas ça comme un travail. On est une petite équipe, on a main mise sur tout et on met vraiment la main à la pâte, c'est un tout. Il y a

de l'expérience, un savoir faire et des choix derrière tout ça, on oublie pas comment on a commencé. Certains choix que l'on a aussi exprimés dans l'architecture de la nouvelle cave12 en rassemblant loges-bureau-cuisine-salle à manger dans un seul espace sans cloison. C'est d'emblée chaleureux, habité, ça permet des échanges possibles avec les artistes pendant qu'on est entrain de cuisiner ou de faire de la compta.

On a côtoyé ou travaillé avec des structures plus grandes, où le travail est réparti, évidemment que quelque chose se perd au passage et ça pose vite des questions de coordination et de cohésion. On devient responsable de sa tâche sans forcément avoir une vision d'ensemble. On critique l'étape d'avant ou d'après. On finit par défendre son propre intérêt.

La cave12 est subventionnée. Est-ce que tu gères toutes les demandes de subvention toi-même? Est-ce que la situation financière de la cave12 est plus ou moins stable telle qu'elle est à présent, ou bien est-ce chaque année remis en question?

Oui je gère cet aspect, c'est ma contribution et je ne peux pas lâcher l'affaire dans ces conditions et tant que ça roule pas, tant que le travail ne sera pas réparti. Nos subventions régulières assurent ~ 55% du budget de fonctionnement, les recettes ~ 25%, il faut donc trouver chaque année le reste du financement. C'est loin d'être une situation confortable et presque un danger. Notre budget est en béton, on sait parfaitement où on navigue et notre fonctionnement est stable. Mais ce qui manque cruellement c'est le financement. Entre 2014 et 2016 nous avons réussi à assurer 9% de financements réguliers supplémentaires, ce qui représente 40'000 francs. Comme les soutiens qu'on peut espérer, trouvés au «coup par coup» auprès de fondations sont des montants peu élevés (1'000 à 3'000 francs), pour atteindre ~70'000 francs qu'il manque chaque année, c'est quasiment mission impossible. Donc on sacrifie certains postes, on continue de presque tout faire nous même avec des salaires dérisoires, et on oublie nos jours de congés. Mais j'ai bon espoir que l'on soit entendus, je pense que ça prendra encore 5 ans avant d'aller mieux, on a les outils en main et je crois que l'on est en bonne voie.

Est-ce qu'il y a des choses spécifiques à transformer, à améliorer dans les temps qui viennent pour continuer à assurer le bon fonctionnement de la cave12 pour les prochaines années?

Management, publicité, ha-ha! (j'ai répondu plus haut).

Tu gères également le Label cave12 qui a produit de nombreux CD et vinyles d'artistes suisses et internationaux. As-tu des projets à venir avec le label?

Nos éditions sont quasi anecdotiques mais on s'est fixé l'objectif de produire un disque par an, principalement d'artistes suisses. C'est aussi un moyen d'exprimer notre soutien à ces artistes et ces musiques par un autre biais, et une forme d'archivage aléatoire, surtout guidée par des évidences.

Et puis la qualité des concerts à la cave12 est souvent exceptionnelle, les artistes ont l'impression de jouer en studio, si on avait le temps et les moyens il y aurait de quoi faire des éditions remarquables. Mais la cave12 reste focalisée sur la performance et le *live*.

Pour l'actualité, ce printemps on a sorti un *live* de Demierre, Kocher et Dörner sur lequel ils ont retravaillé pour le format vinyle. L'amplitude et le son de cet album sont captivants, très réussis, et témoignent non seulement du travail des ces artistes, mais aussi de ce que fait la cave12.

Le prochain sera un *live* de Norbert Möslang et Günter Müller enregistré à la cave12 en mai dernier. Il y a une relation entre ces artistes et la cave12 depuis plus de 25 ans, c'était une évidence de marquer le coup. Mais on a beaucoup de perles qu'on aimerait éditer, un magnifique concert de Ilios, idem de Michael Von Hauswolf, ou un duo en extérieur de Nicolas Field et Tamio Shiraishi qui est fabuleux.

Tu collabores souvent avec des graphistes (Xavier Robel, Harrison ou Thomas Perrodin que nous saluons au passage) pour l'identité graphique de la cave12 mais aussi du label. Quel est ton rapport avec le visuel? Comment travailles-tu avec les graphistes?

Un rapport très étroit, j'ai pratiqué et fais mes études supérieures dans ce domaine. Les courants artistiques ou évolutions des technologies sont similaires dans le domaine musical et sonore. Entre parenthèses, pas mal de groupes « cultes » se sont formés dans des écoles d'art. Il y a toujours des liens étroits, par exemple La Factory qui est vraiment la marque d'une époque dans laquelle nous sommes encore. On a laissé les portes ouvertes et laissé faire. Warhol devait aussi être un as de la com' (...pour revenir à notre sujet).

Ici on ne fait pas des affiches qui cultivent le mythe d'un groupe ou d'un décor avec le plus de couleurs possible. On donne quelques directives de bases, on

encourage à briser les codes, ou plutôt à ne pas enfermer une représentation dans des clichés, à induire une part d'imaginaire et d'ouverture. Mais le but est de laisser ces artistes explorer ou trouver de nouveaux langages, cette démarche leur appartient et on respecte cela complètement.

Pour le programme, Xavier peut se permettre d'exploser les lettres (il est invariablement écrit : cave12, programme, mois, année) car son format est reconnaissable. Il faut juste qu'il soit différent du mois précédent pour que le public le distingue. Le visuel est rythmique et dynamique.

Thomas, qu'on connaissait pas vraiment et qui est sérigraphiste, est venu nous dire qu'il aimait la cave12 et qu'il aimerait faire des affiches. C'était un cadeau. Il en fait une par mois, c'est lui qui choisit l'événement, il fait ce qu'il veut. La seule directive est que le nom des artistes et la date soient lisibles. Harrison savait que je croulais sous le travail, et me voyait faire les affiches de la cave12 avec insatisfaction. Dans son parcours personnel il a dû lever le pied et renoncer momentanément à ses boulots. La cave12 lui tenait très à cœur, une sorte d'univers parallèle, et il s'est mis à faire toutes les affiches de la cave12 pendant 3 ans. Il nous a fait un cadeau énorme qui fera bientôt l'objet d'une édition par Boabooks.

La ligne graphique de la cave12 est faite par Xavier et Eva avec le programme, les affiches ne sont pas obligées de coller à la ligne. On se le dit à l'interne, mais dans la réalité la question ne se pose pas, on a pas d'argent pour la com', pour faire du papier à lettre, des affiches publicitaires, ou du merchandising.

Pour le label c'est aussi Xavier, les consignes sont les mêmes : plutôt pas « d'images », mais du texte... Ou du texte transformé. Les artistes que l'on édite prennent part au processus, on leur demande des mots de manière assez libre et on fait avec, ou pas. Xavier écoute les œuvres et s'en inspire.

Quels ont été les concerts qui t'ont particulièrement marqué? Des rencontres avec des artistes qui se sont spécialement bien passées?

Tellement!

Zbigniew (Karkowski ndlr), son deuxième concert à la cave12... Un chef-d'œuvre, des sons à tous les niveaux, dans tous les sens, partout, une texture infinie, comme s'il était en train de créer une montagne de roche d'une puissance de vie infinie.

Otomo Yoshihide, le premier artiste que j'ai vu jouer avec des platines ou détruire sa guitare.

Taku (Unami ndlr) et Radu Malfatti pour une autre forme de plongée dans la matière sonore environnante, ils n'ont quasiment pas sorti de notes, avaient une présence

scénique monstrueuse, on n'osait quasiment plus bouger ou respirer, on se sentait comme de grosses baleines maladroitement, le frottement des vêtements sur les dossiers de chaises faisait un bruit énorme, on était dans une autre dimension où ils ont su porter notre attention jusqu'aux détails infinis.

Le dernier concert de <The Ex> à la cave12 dans une mer de public, on était obligés de bouger ensemble comme une vague, on devait être 300. Les murs ruisselaient, mon objectif était couvert de condensation, lorsque j'ai vu les photos il y avait un effet «David Hamilton», je crois que c'était aussi le plus beau concert de <The Ex>, on pleurait d'émotion.

Tony Conrad assis dans un coin de salle après le concert, il observait, tellement relax comme s'il faisait partie des murs. Puis il se lève et commence à ramasser les gobelets par terre, je lui dit «ça va pas? viens boire un verre!»; il me dit «ça va pas, c'est mon boulot, je sais très bien comment ça marche ici et dans les lieux comme ça, faut tout faire nous-mêmes». La rencontre avec Hans Joachim Irmeler (<Faust>) en trio avec Günter Müller, et Alfred Harth, entendre les sons sortir de son Moog fait maison dans les années 70, puis les discussions après le concert sur tous ces groupes avec lesquels il a joué et qui ont façonné nos oreilles. Il y a aussi <Genesis P Orridge>, le timbre de sa voix est de la folie, alors qu'il fait grand jour dehors, il vient récupérer son matos dans la salle de concert noire, déserte, et il écarte les bras en disant «*home sweet home*». Josephine Foster à chaque fois me fait pleurer. Charles Hayward (<This Heat>), ce mélange de voix de crooner alors qu'il joue en même temps de la batterie, alors qu'il devrait être en train de danser un slow me fascine... Sur scène il a 25 ans: Music power!

Phill Niblock, céleste, envoûtant, pas de mots tant l'œuvre est absolue. À bientôt 85 ans il tourne, continue d'organiser des concerts à New York et à faire à manger pour les groupes qu'il invite... Il me remplit d'espoir, surtout avec son large sourire permanent.

Ted Milton, toujours aussi bouillant et drôle, David Thomas... Norbert Möslang, Gunter Müller, des vrais héros helvètes, donc très discrets et inconnus.

Keiji Heino, on avait la pression! Au *soundcheck* il a allumé les 4 Fenders, il a levé les pouces et en gros c'était fini. On a flippé... Le soir il a joué plus de 2 heures et il nous a dit après:

«*soundcheck* court = long concert,
soundcheck long = court concert».

<Merzbow>: autre maître absolu, Frank Fairfield: revenant des années 20, Jack Rose, Kevin Drumm, Tim Hecker, Von Hauswolf avec une précision de son à côté les uns des autres dans tout l'espace, du jamais entendu.

J'ai beaucoup parlé des vieux mais il faut dire qu'ils sont tellement cool, relax, détendus. Ils n'ont plus rien à prouver, ils sont magnifiques.

La cave12 est à présent
«officielle» dans le paysage
culturel genevois. Que penses-

tu de la situation de la culture à
Genève? Qu'est ce qui pourrait
être amélioré?

Il y a un bon réseau et beaucoup de talents, de compagnies, de musiciens, d'artistes, d'éditeurs, ainsi que de bonnes écoles d'arts aussi. Il y a une grande richesse sur le terrain et une diversité de lieux, de festivals. À première vue, il y a un peu de tout, l'offre est grande, on est presque dans la surenchère. Mais on dirait que tout le monde rame.

On remarque aussi une explosion de l'offre de petits événements sur le mode «festival», ça montre que des assos veulent se bouger mais n'ont pas de lieux; ça exprime certainement une frustration. Pouvoir participer à la vie d'un quartier ou de se sentir rattaché à une communauté, à un lieu ou un événement.

On dirait que la politique culturelle morcelle, dispatche d'un côté, et d'un autre tente de colmater avec des projets de médiations... drôle d'époque.

Il se dessine aussi le même *leitmotiv* qu'ailleurs: Genève Internationale est tentée par la culture bling-bling et copie ses villes voisines ou européennes. Il nous faut la nuit des musées avec des attractions et performances, il nous faut de la culture gratuite, la fête de la musique, des concerts dans les parcs, des animations et du divertissement, un musée Jean Nouvel (pour lequel les Genevois ont voté non). À l'office du Tourisme on ne vante que le Luxe, les montres.

Question infrastructures et aménagements, il y a des bugs. Les infrastructures héritées des années 70 sont sous-exploitées comme diverses salles communales. Il y a des bijoux comme le cinéma Piazza, qui n'ont pas trouvé un second souffle. On n'entend plus parler de la salle du Faubourg et du Palladium où se déroulaient les concerts dans les années 80. Et pourtant chaque WE on voit 1000 jeunes au skate park avec leurs bouteilles et leurs speakers, on se dit forcément qu'ils n'ont pas d'endroits où aller, qu'aller à un concert ne fait plus partie de leurs mœurs, que les cinémas sont trop chers, et que les cafés sympas ont disparu.

Tout va si vite mais on a du mal à suivre. Je continue de penser que les lieux sont essentiels, qu'ils sont rassembleurs, moteurs d'échanges et de création, ils permettent à des scènes d'éclorre et sont indispensables pour accueillir des projets. C'est de ce côté qu'il faut aller voir si la culture va bien. C'est de ce côté également qu'il faudrait orienter une politique de soutien. Ce n'est malheureusement pas le cas, on n'aime pas subventionner les lieux pour l'infrastructure ou le fonctionnement, on leur met la pression pour qu'ils soient rentables ou qu'ils s'autofinancent. Soutenir ou mandater des lieux impliqués dans une mouvance artistique pour qu'ils la soutienne

serait aussi une forme de passation de pouvoir.
La politique culturelle préfère soutenir directement les artistes.

Il est significatif de penser que tous les lieux phares en Suisse soient nés à la même époque et de la même façon, par le biais d'une lutte acharnée dans un contexte désertique pour le Off (Rote Fabrik, Reithalle, Fri-Son, Usine, Boa). C'était il y a 30 ans et on devrait intégrer ces expériences. Il faudrait des moyens plus réactifs pour suivre l'évolution de la culture.

Genève n'est pas encore passée à la reconversion de ses quartiers industriels (comme le Flon ou *Kreis 5*), c'est en cours et on y prévoit des pôles culturels, pour l'instant on tolère quelques activités artistiques dans ces anciennes usines mais ils sont tous sur la sellette et généralement pas subventionnés.

Il y a aussi nos musées et grandes institutions qui doivent tous être rénovés. Le Musée d'Ethnographie et l'Alhambra viennent d'être refaits, c'est au tour maintenant du Grand Théâtre (notre Opéra), de la Comédie, du Musée d'Art et d'Histoire, et l'on va créer une Maison de la Danse, qui attend aussi depuis plus de 20 ans de voir le jour.
Le «off» risque d'avoir des soucis dans les années à venir.

Dave Phillips (dp) has been a purveyor of radical sound since the mid 80's. Working solo since 1987, he has developed a unique sonic language typified by sharp compositional techniques and strong environmentalist connotations. Dave is also a member of the actionist art group ‹Schimpfluch› and played bass for Grindcore pioneers ‹Fear of God› in the 1980's.

Here we discuss his activities as a curator and more specifically the current situation for experimental music in Zürich.

<http://www.davephillips.ch>

https://soundcloud.com/atonal_zurich

You have been living in Zürich for more than 20 years, can you tell us how alternative cultural life in the city was when you moved here? What were the main social spots and venues? What have been the major transformations occurring over the last years?

Dave Phillips

It's because Zürich had a lot to offer, culturally and subculturally, that I initially moved here in the late 80's. Cultural spaces established by squat movements always played an important role in hosting alternative/underground music, and there's always been a fair share of those in Zürich, fortunately. Being what they are, these locations changed over the years as squats got raided and new ones were established. Wohlgroth, Ego-city, Kalki/Kalkbreite and abs where some of the culturally more happening places in my view. These places hosted lots of hardcore-punk but sometimes also Experimental/Noise/Industrial events and other styles too. The Rote Fabrik, a child of the early 80's youth movement was another great melting pot of culture at the time, hosting a wider range of alternative und underground music styles, particularly worth mentioning here is the jazz group and their "Taktlos" festival. The Provitreff, a small self-governed space by the river going since 1984, was another place where I witnessed lots of hardcore-punk and related musics and also where I organised my first concerts in the late 80's; it's still a happening place for non-commercial music today. But actually there were lots of little spots as well as groups and individual cultural activists, here and there, that came and went, offering opportunities and energies to organise, host and attend non-commercial and alternative music events in Zurich.

Switzerland being fairly small and Zürich being fairly central, at least in regards to the swiss-german part, this city is also a good departure point to venture into other cities for live music. Experimental concerts were few and far between in the 80's and 90's, but through travel you'd still get to see a fair share. And you'd meet the same handful of faces wherever you attended such a happenings. Sandro, who hosted concerts at the Reitschule in Bern (and was my work colleague at the Recrec distro) was, I reckon, one of the first to organise experimental music events on a somewhat regular level in Switzerland. Of course there was the cave12 in Geneva, another pioneer in this regard and still a main stronghold of experimental music in switzerland today, but geneva was just that little bit too far from Zürich to travel to often. Since maybe a decade non-commercial cultural life in Zürich has noticeably quietened down. This probably has a bunch of reasons, the more obvious ones likely to be over-reglementation and ever more strict/daft bureaucratic hurdles that are alien to cultural life, over-

commercialisation of space and culture with increased costs that make it harder and harder to organise events without a clear profit-orientated motif, and the general "upgrading" of central areas that drive non-commercial cultural and creative activities and possibilities out of the city's centre.

What was the first music event you ever organised and where did it take place? Do you remember how it went? Why is it important for you to organise your own events?

The first ever event I was somehow involved in organising was (Napalm Death) and (Ripcord) in Zug's youth center in june 1987. I remember it as something that brought, to my feel, an amazing mix of interesting new people together, with new and exciting social and cultural exchanges and opportunities, like with the (Speed-air-play) crew from zürich (radio show and concert hosts). It's not long after that event that I moved to Zürich.

The first concert I organised by myself was in 1988 with ... ah, who? maybe (Napalm Death) again or (Extreme Noise Terror)... I think (Extreme Noise Terror) was earlier (february 1988), they played at a youth center in Thalwil. (Napalm Death) might have been the first gig I organised in Zürich (april 1988 I think but I'd have to go through boxes of flyers to verify). They played at Stuz, a concrete youth space connected to the university or some students association. I remember these events as wholly fulfilling, attracting not too big an audience but resulting in many new connaissances and connections. Looking back I wonder how I managed to pull it all off... I never really asked myself why I organise concerts... I feel it makes a lot of sense.

Some of the historical alternative venues like Kalkbreite shut down some years ago... You had been organising concerts there at the time. What was the organisation like back then? Was that venue also structured as a place for social exchanges on top of being a place for live music?

Kalki was a great spot and a 5 minute walk from my home, so naturally I organised some events there, and I attended loads. It was a very active place with often 2 to 3 concert events every week. Since I was somewhat of a regular I knew many of the squat activists and it was always easy and easy-going to organise events or dj there. That place also always offered space for social exchanges, it's something that seems an integral part of most of Zürich's cultural squats. For example, cheap communal sunday dinners ("Volksküche"), a wednesday night bar,

rehearsal rooms, political meetings, cinemas, libraries, “free” shops, and other social and cultural gathering options.

It occurred to me that sometimes, in the so called alternative music venues, the programming ranges from Punk/Metal/Hardcore to Ska, Hip-hop and Techno, but rarely allows a place for radical non-commercial music like Noise, Improvised and Experimental music. Have you noticed the same phenomenon? In Zürich for instance, as far as I know, you have been the only one to organise Noise music concerts....

Well, experimental music always had a somewhat difficult standpoint, even in the alternative music scene, it’s clearly a minority music, it hardly has regular beats or melodies, for starters, which seems a line that people don’t cross too often, for whatever reason, and it is musically so broad that it is probably less “instantly” accessible, as genre labels don’t really make sense here. But it is so, that it is fairly hard to organise such things in Zürich, and it is not getting any easier.

But I’ve definitely not been the only one to organise “other music” events in Zürich. The Recrec shop with Jolanda Gsponer was one of the first ones, in my perception of things, that organised experimental music in Zürich (first swiss appearances of ‘Merzbow’ and Jim O’Rourke for example, but also locals such as Voice Crack). the WIM (werkstatt für improvisierte musik) has been hosting mostly improvised music since the late 70’s. In the early 90’s Joke (Lanz) and Rudolf (Eb.er) hosted people like ‘The Haters’ and ‘Small Cruel Party’ not only in their ‘Psychic Rally’ radioshow but also live in various spots. Bernd Schurer and Marcus Maeder of ‘Domizil’ had a small space (k3000) where they hosted live music in the mid 90’s and later they organised shows for people like Kevin Drumm at Bogen 13. Jason Kahn had an event series in the early 00’s hosting acts like ‘Illusion of Safety’ in his cellar, Pille Weibel (‘completely fucked-up society’) was hosting Noise and affiliated music events in the Ego-city and Kalkbreite squats in the early 00’s. Patrick at Walcheturm often hosted free and radical contemporary music, and there’s been others.

I’ve been organising irregular experimental/free music events here and there since the 90’s, not only in Zürich, and often in collaboration with some of the people mentioned above. But only while collaborating with David Thayer at his Sue Ellen bar (2004) and since the Klubi venue offered me a home for an event series, have I been organising experimental music events on a more regular basis.

In recent years, you have been organising concerts at Klubi, can you tell us a bit about how that worked? Do you have a specific artistic direction? What are you doing in terms of advertising? Do you target a specific audience? The venue has closed since a couple of months, is there a chance that it reopens?

Klubi opened in march 2013 I think, and in april I attended an event there. Ueli, one of the most active and present guys of that place and a face I knew from squat gigs, approached me and asked whether I’d be interested in organising events at Klubi, they offer a complete technical infrastructure and a small budget. Of course I could not resist. To advertise, I make posters and flyers - I bike around town on a route with about 50 places where I can place these. I run a fb page for this event series, I send info to local press and media and put ads in online agendas, the ones that are free.

I don’t think I have an artistic direction that I could clearly formulate. I book things I want to see live, that’s always been the case, and what tickles my fancy most is stuff that’s honest, radical, intense and somewhat outspoken.

Are there any other significant venues or locations nowadays active in Zürich, which are worth mentioning?

Klubi sadly closed this february, for a complicated mix of personal, bureaucratic and economic reasons, but plans are that it re-opens in the not too distant future; the spirit of that place and the people involved there is one of the best things that’s happened to cultural life in Zürich in the last years. Then there’s Vesna, she used to run an experimental event series at Klubi too, called Entart (which we actually instigated together), when Klubi closed she moved to a spot called Wandler but that’s over as well, not sure what the imminent future holds for her but I reckon she’ll be back hosting at Klubi when it returns. Walcheturm and the one currently remaining cultural Zürich squat, Kochareal, are places where experimental music events keep on happening, on different scales. The WIM is also still going but it’s a rather bureaucratic and somewhat incestuous crowd that hosts and plays there. The OOR record shop puts on small free events in their shop. Christian Wolfarth puts on gigs at Sieb & Brot, there’s the Seismogram series for impro and there’s a handful of others/odd events. I ran my klubi concert series from about october 2013 to november 2015, currently I put on the odd show that I can’t resist, at Walcheturm or Kochareal (so far), but i reckon I’ll be organising events more regularly when Klubi re-opens. That’s about it.

In your opinion, what could be improved in the cultural scene in Zürich?

Well, a lot of things, but that's not only Zürich but, say, western Europe or the global north in general. Culture seems to be more and more understood as something that is merely entertaining, and even though that understanding is probably legitimate in its own way, to reduce culture to that and/or seeing it mainly as a commercial venture is rather missing the point of its existence. Culture as I understand it is something that can ask questions, push boundaries, invade comfort-zones, even make people uneasy, to inspire rumination, discussion and exchange and more, and to connect people, and as such, culture or art are important social contributors that can add to our development. Unless of course I've misunderstood something and we ought to continue in the direction we seem to be heading, rational, materialist and hedonist supremacists that try to decorate empty holes with physical goods and entertainment alone without regard for our surroundings or the consequences, and destroy lives and our own home/planet/environment on our way there.

HumuS est une librairie indépendante à Lausanne qui propose des ouvrages rares, neufs et d'occasion. De surcroît, le lieu fait office de galerie d'art et de salle de concerts.

En collaboration avec Francisco Meirino, **Michel Pennec** y organise des concerts, invitant des artistes dont ils apprécient les travaux.

Michel nous présente ici ses activités en tant que libraire donc, mais aussi comme organisateur d'événements au sein de cet espace devenu au fil des années un lieu important de la vie culturelle lausannoise.

<http://humus-art.com/>

Tu travailles depuis de nombreuses années à la librairie HumuS à Lausanne, peux-tu nous présenter ce lieu ?

Michel Pennec

La librairie HumuS fait partie d'une entité qui comprend une galerie, une maison d'édition, et une librairie, les trois nommées HumuS et une fondation nommée F.I.N.A.L.E (Fondation Internationale d'Arts et de Littératures Erotiques). Ça peut sembler être une grosse boîte, mais tout est l'œuvre d'une personne, Michel Froidevaux, qui m'a engagé pour m'occuper de la librairie lorsqu'il a pu louer un local au rez du bâtiment que nous occupons et y déménager la librairie en décembre 2010. Je ne suis donc officiellement que le gérant de la librairie. Mais, comme il me fait confiance, j'ai carte blanche.

La librairie était tout d'abord une annexe de la galerie à l'étage, nommée Cabinet Érotique, avec principalement des livres d'occasion, une clientèle très réduite, puisqu'il n'était même pas indiqué sur la porte qu'il y avait une librairie.

Voilà pour l'historique.

Depuis fin 2010 et mon arrivée, il s'agit une vraie librairie, qui fonctionne presque comme une librairie classique. On y trouve des livres neufs et d'occasion et un peu de bibliophilie.

J'ai élargi l'assortiment en y ajoutant un rayon consacré au Japon, qui va de la littérature à la gastronomie en passant par la sociologie, l'architecture, la photo, le cinéma, etc. Sans bien sûr oublier plein de bizarreries visuelles qui me tiennent à cœur, et que je sélectionne sur place, lors de mes voyages.

J'ai également ajouté plein de graphzines et autres publications indépendantes qui sortent du cadre érotique tel qu'il était défini au départ.

Je pense être le seul lieu en Suisse romande à proposer ce genre de publications qui sont totalement hors des circuits commerciaux.

J'ai tenté de casser un peu l'image de librairie érotique pour élargir et rajeunir la clientèle et montrer que HumuS est une librairie ouverte à toutes et tous, et que si quelqu'un veut y acheter le dernier best seller, que je n'ai bien évidemment pas en rayon, et bien je le commande. HumuS n'est pas et ne sera jamais une librairie généraliste, c'est ce qui fait sa force, mais aussi sa faiblesse d'un point de vue commercial. Je ne gagne pas d'argent et essaye de ne pas en perdre. L'équilibre est précaire. En gros HumuS est une librairie comme les autres qui propose des bouquins pas comme les autres.

Outre son rôle de librairie, HumuS fait aussi office de galerie d'art et de salle de concert. Comment en es-tu arrivé à organiser des concerts dans ce lieu ? Comment organises-tu ta programmation ?

Est-ce qu'il y a une ou des ligne(s) esthétique(s) quant aux concerts présentés ?

Les concerts ont commencé sur une idée de mon ami Francisco Meirino. Il y a de la place, le lieu est atypique on s'est dit pourquoi pas. Il n'y a eu que trois concerts entre 2013 et 2014. En automne 2015 on s'est dit qu'on pourrait organiser un concert mensuel et on a fini par acheter une petite sono à deux. Le bouche à oreille va vite et on organise que selon les demandes, on doit refuser du monde, expliquer que ce n'est pas une salle de concert. On chope des artistes en tournée. Pour l'instant c'est un concert par mois. On n'a pas de budget, les concerts sont sur donation, on loge et nourrit les artistes nous-mêmes. Pour des raisons pratiques, on reste dans des concerts électro-acoustiques, voire 100% acoustiques. Je ne serais pas contre des concerts plus « rock » ou « métal », mais le lieu ne s'y prête pas. En gros j'évite les concerts avec trop de *beats*. Il n'y a pas d'isolation phonique et je ne tiens pas à avoir des problèmes. Finalement, on se fait plaisir avec des artistes dont on apprécie la musique.

Je me souviens d'une magnifique exposition de Pakito du « Dernier Cri » (artiste visuel de Marseille, ndlr) à la librairie HumuS en 2015, dans le cadre du LUFF. Tu organises donc aussi des expositions à la galerie en plus d'organiser des concerts. As-tu un intérêt spécifique pour les arts visuels ? Quels sont les courants qui t'intéressent ?

Oui, c'était une expo collective de sérigraphies du « Dernier Cri », un succès énorme !

Les expos, c'est plus compliqué. Tout d'abord je ne gère pas la galerie, je dois être opportuniste et en profiter lorsqu'elle est libre. J'ai pu le faire chaque année lors du LUFF depuis 2011. Mais par contre pas cette année, et j'en suis bien dégoûté puisqu'un artiste que j'aime beaucoup, Daisuke Ichiba, sera présent et c'était l'occasion rêvée pour faire une expo, d'autant plus qu'il ne sort plus beaucoup du Japon.

Mais en dehors du LUFF, je n'organise pour l'instant pas d'expos.

Je suis un libraire qui s'intéresse plus aux images et aux sons qu'aux mots, même si je lis énormément. Et d'ailleurs beaucoup des artistes visuels que j'apprécie sont aussi des artistes sonores : Rudolf Eb.er, Leif Elggren, Andy Bolus, Bryan Lewis Saunders...

Pour ce qui est des courants, pour faire simple, je dirais que tout ce qui est hors académisme peut potentiellement m'intéresser, ça peut aller de courants maintenant considérés comme « classiques », Surréalisme, Dada, Art Brut, Pop Art, Actionnisme, qui replacés dans leur contexte étaient subversifs, à des artistes qui

n'appartiennent à aucun courant, tels que ceux publiés en France par le «Dernier Cri», «United Dead Artists» ou «Timeless».

Comment en es-tu arrivé à t'intéresser aux musiques expérimentales ?

C'est long et simple. Tous mes goûts artistiques sont liés. La démarche inconsciente est la même pour la musique que pour les arts visuels et la littérature. J'ai toujours été attiré par les marges, depuis tout gamin. Tout d'abord, par simple volonté de provocation et d'esprit de contradiction. Les copains d'école écoutaient du disco, j'écoutais du *punk*. Mes parents écoutaient du *jazz* ou du classique, j'écoutais du métal. Puis au fil des rencontres, de la recherche de sonorités bizarres sur la bande FM libéralisée au début des années 80 en France, je suis tombé sur ce qu'on appelait la musique industrielle. Et le mal était fait, je n'en suis jamais sorti, mes goûts se sont affinés et élargis, mais je ne soigne pas mes acouphènes.

Tu as aussi un rapport privilégié avec la scène *noise* japonaise. As-tu des liens avec des artistes particuliers là-bas ?

C'est aussi une question de rencontres. Je profite des mes séjours au Japon pour aller voir des concerts, du coup quand les artistes viennent par ici, ça facilite les contacts. Certains sont devenus des amis. Comme je ne suis pas musicien, mes vidéos ont aussi contribué à ces contacts. Les Japonais sont très ouverts et c'est au Japon que j'ai eu mes premières opportunités de projections live de mes créations vidéo, en particulier grâce à Kouhei Matsunaga (et c'était en première partie de «Corrupted» à Osaka !). Je dois aussi rendre hommage à Zbigniew Karkowski qui a été un pont vers beaucoup d'autres artistes et grâce à qui, près de 3 ans après sa mort, je continue de faire des rencontres.

Sous le pseudonyme Moju, tu filmes et documentes une grande quantité de concerts entre autres à la cave12 mais aussi au LUFF à Lausanne, au Japon et plus ou moins à chaque concert auquel tu assistes. Tu as créé au fil des années une belle documentation des concerts expérimentaux. Comment perçois-tu la question de l'archive ?

J'ai commencé à filmer des extraits de concerts avec mon premier appareil photo numérique au début des années 2000. Je le faisais pour moi, pour ma mémoire, pour garder une trace. Et puis j'ai commencé à partager ces

vidéos sur Y*****e (site internet connu d'hébergement de vidéos, ndlr). Et surtout, à les faire parvenir parfois aux artistes filmés. Je ne suis pas un pro, je me considère juste comme un témoin. Il se trouve que je vais souvent à la cave12, c'est l'unique raison pour laquelle il y a tant de vidéos de concert cave12 sur ma chaîne, je ne suis en rien affilié à la cave12. Pour le LUFF c'est différent, je suis le caméraman officiel et peut-être le seul qui veut filmer en intégralité 4 heures de concerts par soir pendant 4 jours. Pour certains événements, comme le LUFF, c'est important d'avoir des archives, même si elles ne sont pas totalement exploitées. Pour des concerts uniques, ça dépend des artistes, certains s'en foutent, d'autres sont contents d'avoir une captation. De mon côté, je considère que mes vidéos appartiennent aux gens que j'ai filmés, et je les leur envoie avec plaisir lorsqu'ils me demandent. Avoir une de mes vidéos publiées est ma plus belle récompense. Je viens d'être contacté par John Duncan qui veut utiliser ma vidéo de son live avec Bryan Lewis Saunders au LUFF pour une édition prochaine. Avoir deux vidéos dans un coffret CD/DVD consacré à JUNKO sorti sur Alchemy Records est un honneur. J'étais en contact avec Diamanda Galàs aussi, mais ça n'a pas abouti. Mais je crois surtout que j'ai la chance d'être souvent au bon endroit, au bon moment, et d'être un des rares à posséder certaines archives d'une qualité exploitable.

Tu vis depuis de nombreuses années à Lausanne. Quel regard portes-tu sur son offre culturelle «non-commerciale»? Est-ce que tu remarques des changements entre le moment où tu es arrivé à Lausanne et aujourd'hui? Que pourrait-il être amélioré ?

Ça fait 20 ans que je vis à Lausanne. Je trouve que l'offre culturelle en général est plutôt bonne par rapport à la taille de la ville. Pour ce qui est du non-commercial (la limite du non-commercial est difficile à délimiter), je pense que c'est tout à fait honnête. Il y a des passages à vide qui dépendent de la fermeture/ouverture de lieux. Mais globalement, je dirais que l'offre va plutôt en augmentant.

Tout le monde se connaît plus ou moins, de vue ou par ouï-dire. Je trouve qu'il y a trop de chapelles et que les publics ne se mélangent pas assez, on a tendance à rester entre soi. Les mélanges, quand ils ont lieu, sont souvent le fait des artistes, et là, en général, le public suit. Les lieux et les organisateurs devraient être un peu plus ouverts et curieux et peut-être moins en concurrence. Et surtout que le public se bouge. Pour ma part, je me fous du lieu où a lieu un concert, même s'il y a des endroits que j'apprécie plus que d'autres, et il me semble qu'une majorité du public est attachée à un lieu et pas à une programmation. Finalement, seuls des festivals (le LUFF pour n'en citer qu'un) arrivent à fédérer le public et opérer un brassage.

Lorsque l'on discute avec toi,
tu sembles toujours très au
courant des actualités dans les
musiques et arts « en marge ».
Tu connais tous les disques qui
sortent, les expositions barrées,
les concerts... Est-ce que tu as
des stratégies particulières pour
te tenir au courant, pour sans
cesse découvrir de nouvelles
choses ?

Je n'ai pas de recette miracle. Je passe beaucoup (trop) de
temps sur F****k (site internet de réseaux sociaux, ndlr),
suis inscrit sur de nombreuses *newsletters*. Et puis, ça fait
aussi partie de mon boulot de libraire indépendant, à la
marge, de chercher des trucs hors-normes.
Et aussi, souvent, je n'ai même pas à chercher les infos,
elles viennent toutes seules, sous forme de sollicitations
pour des concerts, des propositions de publications pour
la librairie.

Des projets à venir
chez HumuS ?

Je suis content d'avoir pu organiser deux soirées pré-
LUFF avec le duo Jean-Philippe Gross/Axel Dörner,
et Jean-Louis Costes (concert + film + dédicace de livre),
mais ça, c'est passé au moment de la publication de ton
zine.

Pour l'avenir, le 12 novembre, concert de La Manta
(duo Golem Mécanique (F) et Clara de Asis (E)),
le 9 décembre, concert de Miguel A. Garcia (Pays Basque)
et Ilia Belorukov (Rus).
Pour l'instant c'est tout au niveau musique pour 2016,
mais j'ai déjà des propositions pour 2017.

Les rencontres livresques sont finalement plus difficiles à
organiser que les concerts, les auteurs/artistes visuels que
j'affectionne ne font pas de tournées comme les musiciens,
et les faire venir n'est pas dans mes moyens.

Et enfin et surtout, l'adresse physique pour voir ma
tronche, discuter (ou pas), et choisir parmi les quelques
10000 bouquins en rayon :
Rue des Terreaux 18bis, 1003 Lausanne
Ouvert du mardi au vendredi de 12h à 19h et samedi
de 12h à 18h (et sur rendez-vous).

Michi Zaugg ist Musiker und Veranstalter. Seit Jahren präsentiert er experimentelle Musik in Basel durch die Struktur Klappfon. Ausserdem ist er in den Plattenladen Plattfon involviert, wo man spezialisierte Musik- & Klangkunstveröffentlichungen sowie Kunstbücher findet. Im folgenden Beitrag sprechen wir über seine Arbeit als Veranstalter und die Lage der Musikszene in Basel.

<http://www.klappfon.info>

<http://www.plattfon.ch>

Seit mehreren Jahren organisierst du experimentelle Kunst- und Musikveranstaltungen in Basel. Wie ist es dazu gekommen, dass du angefangen hast, Veranstaltungen zu organisieren?

Michi Zaugg

Basel war sehr stark geprägt von institutioneller und lokaler Kunst. Wir wollten damals, dass mehr von dem los ist, was uns interessierte und auch Einflüsse und Inspiration von ausserhalb Basels in die stellenweise arg provinzielle Kunst- und Musikszene bringen. Zudem haben wir ca. 2002 im Kollektiv einen Platten- und Bücherladen gegründet. Da merkte man auch, dass es wenig Anknüpfungspunkte mit der Szene in Basel gab, die damals sehr klein war, was ein weiterer Grund war zu veranstalten.

Hast du eine spezifische ästhetische Richtung, die du in deinen Veranstaltungen verfolgst oder ist es eher intuitiv?

Grundsätzlich veranstalte ich Sachen, welche ich selber sehen und hören möchte. Stilistisch, denke ich, sind wir sehr vielseitig: von *Noise*, Improvisation, neuer Klubmusik bis zur zeitgenössischen Musik, *Jazz* etc. Ich finde es spannend, verschiedene Acts an einem Abend spielen zu lassen, die nicht den gleichen Hintergrund haben, damit eine Auseinandersetzung passiert mit den allgemeinen Hörgewohnheiten und das Publikum etwas sieht, das es nicht unbedingt erwartet.

Wie ist die Szene in Basel? Ich habe das Gefühl, es ist ausser deiner Arbeit sehr wenig los im Feld der experimentellen Musik?

Es hat sich ein bisschen was getan in Basel. Ich glaube es ist mehr los, als vor ein paar Jahren. Es gibt neben mir bzw. Klappfon, das aus einer Organisationsgruppe besteht, noch das FIM, Christoph Schiller und die OFFBar, das Ensemble This/That, Ensemble Phœnix, die Mittwochsbar etc. Abgesehen von den Ensembles müssen diese Veranstalter aber unter prekären Bedingungen ohne Förderung veranstalten und sind oft eher regional ausgerichtet. Ich denke auch, dass die Szene eher klein ist im Vergleich zu anderen Städten, wo diesbezüglich mehr los ist.

Du kooperierst auch manchmal im Bereich der visuellen Künste? Wie ist deine Wahrnehmung von dieser Szene in Basel? Denkst du, es ist stark von der experimentellen

Musik getrennt oder gibt es Brücken und Möglichkeiten für Zusammenarbeit?

Eine Zeit lang hatten wir einen stärkeren Bezug, da es ja meistens mit Leuten zu tun hat, die Räume betreiben. Einige Freunde von mir haben eine Zeit lang experimentelle Kunsträume betrieben, bei denen wir auch veranstaltet haben oder eingeladen wurden. Im Moment ist leider etwas weniger los in dem Bereich, weil es schlichtweg unmöglich wurde in nicht dafür vorgesehenen Räumen laute Konzerte zu veranstalten. Auch ist es immer ein ziemlicher Aufwand mit Anlage aufbauen, kochen, etc., da es einfach keine Infrastruktur gibt. Sonst, denke ich, hat sich bisschen was getan. Zum Beispiel das HeK hat eine super Infrastruktur, aber macht leider nichts mehr, da sie mit experimenteller Musik und Soundart kaum Publikum erreicht haben. Das ist natürlich sehr schade, es ist aber ein Problem, das viele Institutionen haben.

Wie ist die Lage in Basel bezüglich der Förderung von nicht-kommerzieller Musik und Kunst? Gibt es überhaupt Möglichkeiten? Denkst du, nicht-kommerzielle Musik soll subventioniert sein oder soll es eher total Underground, »low-fi« und »no-budget« bleiben?

Ich denke, nicht-kommerzielle Kunst und Musik muss unbedingt und stärker gefördert werden. Es ist ziemlich schwierig Förderung zu bekommen für unsere Art von Organisationen, da wir zu viel machen für die normalen Stiftungen, die im kleineren Bereich fördern, aber doch viel zu wenig kosten für die grossen Stiftungen oder die Stadt Basel, wo man dann ziemlich komplizierte Auflagen hat. Deshalb, denke ich, ist es nicht ganz ideal, aber wir können nicht klagen, wir bekommen doch so viel, dass wir einiges machen können. Besser ginge wohl immer, aber viel schlechter auch.

Bist du mit der aktuellen Lage in Basel zufrieden und, wenn nicht, was könnte, deiner Meinung nach, verbessert werden?

Sehr toll wäre einen Raum zu haben ziemlich zentral, so dass man mit nicht zu vielen Gruppen teilen müsste und eine längere Zeit betreiben könnte, damit sich eine interessierte Szene bilden könnte. Bei cave12 in Genf sieht man ja, dass es eigentlich funktionieren könnte und auch in den kleinen Schweizer Städten etwas laufen könnte. Ich denke, Zürich hat zum Beispiel eine gute Szene, aber keinen richtig guten Ort.

di füolette hose

esisch ebeneso xi, dasi fornes paarne jaar en summerlang am zürisee ide parkreinigung gschaffethann, untasischen zimmlig kule tschop xi, wellda häschi müssenam sibni im magazin ade höschgass si, untänn bisch entweder loos mizonere zange und häschiümse twise ums seebekki ume fözzele, oderbisch hinenufem güselwage gschtande, und häschi kübbel ums seebekki ume gleert, fomm tüüfebrunne bis idi rooffabrik, undamm mittag isch jewiils scho widder firaabixii, undeet hättebenau zonia gschaffett, wo bizli ällter xi isch als ich, umpmerhänd ä sochli öppis gha zäme, aberda sind ebenau widder anderi tüppenumexii, unzisch kompliziärt worde, aber mrhändois gliich oft nachem schaffe no troffe, unzinzämenapghängt, go schwümme, oder go laufe, händ ä paarmaal chli umeknuutscht, unzo simmerebenau einisch no zäme i ire musigruum, wo imm chäller fodemm graue huus xi isch, wo grad wisawii fode roote fabrik ufte andere schtrassesiite gschtandeninsch, daswo chürzlich apgrisse wordenisch, schtaatuuswärs uf de rächte siite, deet häzonia ebenen musigruum gha, well zonia hättebe musig gmacht, unpmiir sintöt abe in chäller, go tschämme, undich ha eigentlich garnözo luscht gha zum tschämme, ha eigentli mee ghofft dasmer chli zämenumeknuutschett, abersisch dänn adem taag nözo wiikoo, wellsi häppmerunbedingt wellenes läpfoorschpile nundiich hett eigentli scho lang ufs wee zee müsse, aberha dänn nüüxzeit, undhas ferheppt, hamers ja nöd welle fegäime, aberezischesebeneso, dassich immer widderemaal echli ess probleem hann, wännich mich i chällerrüüm uufhallte, welich muss dänn nämmlig meischtens plözpli ganz dringend uffs wee zee, undich weiss nöd mittwaas das ztue hätt, öbdas de drukkisch, wo durs gwicht fomm geboide obedraa entschaat, oderöbs dluufft isch, odertliäder wo eim da amal forgschpillt werded, oder kä aanig, ichmuss eifach huerenofft ganz dringend uffs wee zee, wännimi underde erdenuufhallte, unzo ebenau dött, wozzonia mir das läpfoorgschpillt hätt, wo öppe foifezwänzg schtroofe gha hätt, undirgendwiä um ungrächtikeite unkriäg unpflüchtling unzo gangenisch, unzo öppe apde dritte schtroofe ischs bi mir scho echli dringender worde, undwo eifach nach jedem röfrää immer nomal e schtroofe cho isch, untännomal eini, unnomal eini, öppenechli so wibimm bob dilenn, da hanisi nach öppe gfüülteneinezwänzg schtroofe dänn doch underbroche unzo kuul wimöglich xzeit, ich müssti ebemal chli dringend uffs wee zee, unzi hätt xzeit, o dassegebenechli blööd, welles gebi da ebe käs wee zee im chäller, undich gängi am beschteninn ziägel übere untöt uffs wee zee, undich hasja scho gaant gha, wellsischimmer sgliich, aberich bi dänn loosgloffte, si häppmer de schlüssel miggää, aber scho ufde schtäge hani realisiärt tases dasmal dringenderisch as suscht, untahani blöderwiis agfange tschtäge duruuf ränne, unpimm uufpschlüsse fode uusgangstüür ischmer dännäno de schlüssel abegheyt, undahani scho bim bükke gmerkt, dases dasmal nöd guet chunt, untno befoori überhaupt usem geboide dusse xi binn, häzich scho öppis durminn darmuusgang duregschobe, undich hanes gwicht iminenunderhose gschpüürt, unde warmi nässi ufde huut, unpmin puls ischam rase xi, unzischmer zum hüüle zmuert xi, oder eher öppis zwüsche hüüle nund lache, aberich bi wiitergloffte, usde tüüruse, winen robotter, zwarmipfeschissne hose, aberso als obi es ziil hetti, so winen robotter mitteme ziil, undwoni dänn di erschte schritt im freye gmacht hann, häzich node ganzi räscht usmim körper usepumpt, hakä kontrolle me gha, hamüssenuufgä, undichbi eifach wiitergloffte, graadlinig übertschtraas, warschinli richtig ziägel, mini gedankenamrase, unzossenam laufe, untänn bini plözpli hinderde roote fabrik gschtande, deepimm schpiilplazz, ufem chiis, mittere riise ladig ide hose, undha fesuecht e löösing zfinde fürdi misslichli situazioon, und hanapgwoge, unzusmass fomm disaschter fersuecht abzschätze, unpi zum schluss cho, dasese zimmlig kataschtroofenisch, undahanni entschide, dases mittere süüberix akzion ufem wee zee fomm ziägel, inklusifenemene looswerde fodenunderhose, nöttaa wäri, undwell grade gruppe chind usde kittatüür näbedra usecho isch, undgenau ufmich zue cho isch, ja sich regelrächt ummich fesammlt hätt, bini ganz unuuffällig mit chline schrittli, undere riise laadig ide hose, zumm chlineneff kaka schträndli übere gloffe, daswodeet hinderde büschisch, undhami deezonenaart ferschtekkt, unkurz gwartet, untänn hani ebe das einsame bigeli chleider ufem schträndli xee ligge, ha garnöd lang gfakklet, umpmer mini hosenabzoge, unzisch würkli e kataschtroofe xi, unzogar misliibli isch une ferschmiärt xi, welldas hani iägschoppett gha wellsimm chäller es bizli challxi isch, unzobini dänn ganz churz fudliblutt isseichte wasser gschtige, undhami nootürtig puzzt, unpi aber schnäll widder use, undhamer di chleider aagleit, fodembiigeli wodeet glägenisch, di häppmer superpasst, untännbini blizzschnäll defoo, di ferkakkte chleider hani in nächschte chübel gheyt, unpi schnuerschtrakks zu mimm velo und hei, am nächschte taag bimm schaffe hani tazächlich genau dä chübel müsse leere, undha mini chleider no es letschzmal xee, wisi no en momännt ide soosse hine im güselwagenine gschwummesind, zwüsche nässensräschte, emene kabutte rägeschirm, robiddoxäkk, unpferpakkige, unpmitte sonia ischs dänn ee nüüt worde, unzi isch dänn ee uf paläschiina ines flüchtlingslaager go hälfe, unkurz drufabe hani ee tadi känneglernnt, unti ganzi schiiseppisoode hani eigentli ä fergässe, usserebe dasi sitther diä füolette hose ha.

Trahir la place

Transcription d'un montage quadriphonique.

Direct enregistré le 9 mars 2011 à Tahrir Square, cœur du Caire et de la révolution égyptienne, à ce moment où la place, que des manifestants appartenant à des mouvements citoyens, des ONGs et des partis libéraux, occupent depuis le 25 janvier, campant au centre du rond-point, est assaillie par les réactionnaires qui réclament leur départ, afin que le trafic automobile et les affaires reprennent. Cette populace est emmenée par des baltaguias, des nervis soudards du régime qui est en train de s'effondrer, et ceci alors même que Moubarak est déjà tombé.

Les révolutionnaires n'ont plus qu'à espérer qu'on ne torturera pas ceux des leurs qui ont été arrêtés, et que la masse de personnes descendues dans la rue à la suite de leur mouvement sera écoutée.

En soirée, on fait le bilan de ce 9 mars. Un peu plus tôt, l'armée a assisté sans bouger au saccage du très symbolique camp de tentes par des hommes de main du NPD, le parti de Moubarak. Et les révolutionnaires qu'elle a arrêtés à cette occasion seront jugés au tribunal militaire. De même, les jours précédents, elle avait assisté sans réagir aux attaques et tueries ayant eu lieu en marge de manifestations, à Tahrir ou devant les ministères. On pense qu'elle a elle-même tué des manifestants. Le peuple égyptien est encore une fois trahi par sa chère armée. Or la révolution, pour ses acteurs, est par excellence changeante. Et elle est encore à achever. Car la liberté, maintenant qu'elle a été éprouvée, sera nécessairement poursuivie à n'importe quel prix.

Dans la nuit qui vient, l'armée prendra avec ses chars le contrôle du rond-point, évacuera les tentes dévastées, nettoiera les banderoles, et ce faisant, elle tiendra les témoins à distance, interdisant à quiconque de prendre des photos.

Dès lors qu'on la vide de son cœur et que la révolution bascule, la narration se dissout. Ne restent que quelques voix captées à la dérive dans les alentours de Tahrir Square et, deux jours plus tard, en Alexandrie.

00'00''

prologue

05'31''

Deux jeunes filles activistes en discussion avec des manifestants parmi les tentes de Tahrir :

– Hé !, les gars, d'abord vous devez posséder une conscience politique...

– Espèce de réformiste !

– La réparation des dommages*, ce ne peut pas être de sa responsabilité...

– Permettez que je vous dise ? Comment serais-je en état de penser à une « réparation », alors qu'un milliard de corrompus nous combattent présentement... ? Tordez le cou à la corruption d'abord, ensuite il y aura du temps pour penser aux réparations...

– Nous voulons un changement politique, mettre en place de bons dirigeants qui ordonneraient des réparations...

– Mais oublie !

– Non !

– Réponds à ma question ! Pourquoi je suis ici, moi ?

– Pour changer...

– Et pourquoi ce changement ?... Parce qu'il le faut ! Les avaries sont si nombreuses dans l'appareil d'état qu'on doit urgemment remplacer des gens...

– Ok, c'est un changement, mais moi je parle de réparations...

– Il aimerait que tu livres une feuille de route...

– Chacun est libre de rejoindre notre mouvement...

Mais ce n'est pas moi qui vais vous écrire un programme de réformes...

07'58''

Clameurs :

– J'entends la mère d'un martyr dire : la sécurité d'état a tué nos enfants !

– Ô sécurité nationale, ô sécurité nationale... Où est la sécurité ? Et où va le pays ?

08'28''

– On a besoin de campagnes de conscientisation des masses...

– Lui, il dit : « Les gars, si je pouvais me former, je partirais comme volontaire... »

Clameurs :

– Notre révolution est pour la liberté, notre révolution est pour la jeunesse !

– Révolution, révolution, ô jeunesse, ça continue !, depuis la place du martyr !

9'15''

Clameurs :

– Aidez-nous à démarrer la vieille bagnole** ! Les forces de sécurité sont répudiées !

– Ô sécurité nationale, ô sécurité nationale ! Où est la sécurité ? Et où va le pays ?

– Ô sécurité nationale, ô sécurité nationale ! C'est nous le pays ! C'est nous la sécurité !

– J'entends la mère d'un martyr dire : la sécurité d'état a tué nos enfants !

9'50''

Un manifestant :

– Faut-il que je chante ? – Dis quelque chose !

– Je ne sais pas... Je parle en arabe, c'est d'accord ?... Nous voulons que les forces de sécurité égyptiennes quittent le pouvoir, nous voulons que les prix baissent et que les biens soient meilleur marché, le sucre et l'huile, tout...

Nous voulons un bon système d'éducation nationale, des lieux de formation, ce genre de choses...

10'24''

Un activiste :

– Nous sommes sur Tahrir Square... Il y a pas mal de bruit dehors... Le régime contrôle encore tout dans le pays, or Moubarak vient de quitter le pouvoir. La révolution se poursuit...

J'ai été l'un des fondateurs du parti El Ghad. En Égypte, autant l'appareil d'état que le paysage politique sont corrompus. Personne ne représentait vraiment ni groupe d'intérêt ni idées, donc j'ai décidé d'abandonner le parti, et de ne plus faire qu'aider les gens... Ainsi, j'ai créé un comité citoyen en 2004 et...

En fait... Je vous en prie, il nous faut interrompre ici, j'ai une urgence...

11'28''

L'activiste du comité citoyen :

– Pendant l'interview, des gens nous ont attaqués en nous lançant des pierres. Ces gens sont des fidèles du Parti national-démocrate, le parti de Moubarak et de son ex-régime.

Qu'ils viennent nous trouver ici, et parler avec nous, c'est en ordre. On n'a pas de problème avec ça. De plus, nous défendons la liberté de parole.

Au début, tout allait bien, on a essayé de discuter, et on a discuté longtemps. Puis, soudain, ils nous ont attaqués avec des pierres. Dans notre square !

Nous, ici, nous vivons paisiblement, nous n'attaquons personne. Or eux, ils essaient de nous provoquer, et de nous faire quitter la place.

* Causés à l'économie locale par l'immobilisation du trafic due aux manifestations et blocages de rue, et par le gel consécutif des échanges commerciaux au centre-ville.

** Littéralement « donnez un coup de pouce à la Zuba ! », ritournelle tirée d'une série télévisuelle des années 80, dans laquelle la Zuba est le nom mignon d'une vieille voiture que les petits Égyptiens adorent, plus encore que leurs aînés une Mercedes.

12'21"

Invocation islamique (Doua), radio

13'40"

Les deux jeunes filles activistes :

– Ce qui est en train d'arriver ?

Depuis le début !?

– L'ancien régime essaie maintenant d'écraser notre révolution... Tout d'abord par l'intimidation. Partout en effet, il envoie ses hommes de main pour effrayer les gens. Dans les rues, jusque dans les écoles. Et ici aussi sur la place Tahrir.

Ensuite, par la diffamation, en montrant des révolutionnaires armés de bâtons ou d'autres objets, et qui ne font que se défendre eux-mêmes, ainsi que le périmètre du camp, contre les assauts lancés par des groupes de nervis à la solde de l'ancien régime.

Donc les voyous et passeurs à tabac, ce sont bien eux ! Et ils travaillent pour l'ancien régime, celui de Moubarak.

Les gens de Tahrir Square se tiennent au milieu du rond-point, comme vous le voyez. Et tous ceux qui sont contre les gens de Tahrir se tiennent dans la rue, bloquant le trafic et créant ainsi cet énorme chaos.

L'activiste du comité citoyen :

– Nous sommes donc ici dans notre square...

Et nous restons confinés uniquement au centre du rond-point. Nous avons construit des barrières autour, et nous essayons de gérer le trafic. Nous n'empêchons personne de vaquer à ses occupations : partout les voitures peuvent circuler, les bâtiments administratifs fonctionnent normalement. Nous ne créons de problèmes à personne... Et pour les gens qui sont en notre faveur, il n'y en a aucun. Mais nos adversaires, eux, déferlent de manière incontrôlable sur la place et tentent de tout bloquer.

15'15"

L'activiste du comité citoyen :

– En fait, on survit...

Un manifestant aux deux jeunes filles activistes :

– Mimi, on vous fait le reproche qu'il y a ici des sans-abris qui se sont réfugiés sur le rond-point, et qui en profitent pour y planter leurs tentes...

– Non, ce n'est pas vrai !

Bien sûr que vous en trouveriez quelques-uns, des sans-abris, mais ils ne sont pas ici en majorité, et de loin : vous pouvez voir des gens très cultivés, des juristes, des docteurs..., toute la société est représentée.

Et nous ne pouvons refuser l'accès à personne qui voudrait venir ici... Déjà parce qu'il se défendrait.

C'est la rue, ici... Si tu es contre moi, viens me trouver. Je t'expliquerai mon point de vue et, alors, toi aussi tu pourras m'expliquer le tien.

Quand ils se rendent sur Tahrir, on ne demande pas aux gens s'ils ont une maison, s'ils sont sans-abri.

Quiconque veut entrer est le bienvenu.

Pas de violence, pas de désordre : tu ne fais que

négocier de manière civilisée.

Si tu t'opposes à nous, viens à notre rencontre.

Les gens de Tahrir tentent de désengorger le trafic et de protéger les personnes qui se tiennent à l'intérieur du rond-point, et à l'extérieur, sur la chaussée autour... Heu... Viens s'il te plaît... Viens te mettre à l'abri !

– Ils lancent des pierres ! Viens !

– Il y aurait pas quelque part un bout de bois, ou quelque chose ? *Rires.*

– Viens, viens !

Clameurs :

– Ô Égypte, ma chère patrie ! – Pas fatigués ! On est pas fatigués ! La liberté a son prix ! – Mettons-les aux arrêts !... Une bataille est une bataille ! – Ô jeunesse, révolution ! Révolution ! Ô jeunesse, ça continue, depuis la place du martyr ! Notre révolution est pour la jeunesse ! Ô jeunesse, tiens bon !

17'38"

Un père et son fils :

– Dis-lui « liberté ! »...

– Nous voulons la liberté !

– ... et « démocratie ! »...

– Nous voulons la liberté et la démocratie !

– ... et puis aussi « je veux trouver un bon job après mes études ! »...

– Je veux trouver un bon job après mes études !

– ... « pour trouver du boulot »...

– Pour trouver du boulot !

– « Pour trouver une maison où vivre ! »

– Pour trouver une maison où vivre...

– « Pour vivre... »

– Pour trouver de quoi vivre !

– « Une vie »...

– Une vie !

– « Démocratie ! »

– Démocratie !

– « Liberté ! » – Liberté !

– « Justice sociale ! »

– Justice sociale !

– Nous n'avons rien de tout cela, ici ! Ça manque, nous avons donc besoin de changement, de liberté, de justice sociale !

À la cantonade : « Changement, liberté, justice sociale ! »

– Changement, liberté, justice sociale !

– Changement, liberté, justice sociale !

Les deux jeunes filles activistes :

– Et il y a un autre chant qui fait : « Helvétie, s'il te plaît, aide-nous à poursuivre cet homme en justice ! Banques suisses, nous avons besoin que notre argent revienne ! »

– Tu crois que cet argent va revenir un jour ?

– Mais certainement !

Rires.

– Sûre !

18'51''

Les deux jeunes filles activistes :

– Là-dehors en ce moment, ils sont en train de jeter des pierres... Donc nous avons trouvé protection sous une tente, une tente en forme de cloche (*une tente igloo*)...
Rires.

19'09''

Le père, son fils :

– Oh oui, papa, ouiii ! Tu veux un thé ? Non ? Pourquoi... ? Avec de la menthe ?

19'53''

Clameurs :

– Pas de menteurs, pas de menteurs !
– Le peuple veut une nouvelle constitution !

20'12''

Les deux jeunes filles activistes :

– La révolution a commencé il y a environ un mois... Tout le monde n'a pas la même résistance que nous.

Nous, les activistes, nous pouvons rester des jours dans la rue sans dormir, sans rien de bon à manger, sans boire !

La nuit je rentre, le matin je vais au boulot, et après je reviens ici : le soir nous allons parmi les rues parler aux gens. Nous leur racontons l'état de la situation sur Tahrir Square et dans toutes les régions du pays. Le soutien dont nous jouissons parmi la population n'est, je pense, pas total. Par rapport à nous, nos sympathisants ont toujours un temps de retard. Il faudrait que nous puissions très vite les instruire de ce que nous voulons, et qu'ils nous disent ensuite ce qu'ils sont en mesure de faire.

– Mais sinon, le concile militaire..., est-ce que le concile militaire a torturé des gens de Tahrir ?

– Non, ils n'ont pas été torturés, on les a juste mis en prison, et puis... ben oui...

Nous espérons qu'ils seront bientôt libérés.

Nous sommes un très grand nombre, et ainsi nous agissons de sorte à mettre la pression sur le gouvernement ou sur l'un des ministères, selon ce qui ne va pas... Nous sommes un point de pression, nous descendons à flots dans la rue pour manifester de manière organisée, et civilisée...

Comment on fait... ?

Ils ne négocient pas, en temps normal.

Mais du moment que vous êtes environ cent mille dans la rue, ils doivent bien vous écouter.

23'02''

Coran chanté-parlé, radio

23'49''

L'imam de la mosquée Al Qaaed Ibrahim Basha, en Alexandrie, harangue la foule et lui enjoint de ne pas laisser impunies les exactions policières en marge des manifestations révolutionnaires :

– Vous avez une maison, vous avez une femme, vous ne poursuiviez que vos intérêts... Et que font ces sales flics ?...

Ashraf, intellectuel, calligraphe et peintre, 3^e interlocuteur principal, recueille ce témoignage en ma présence sur le parvis de la mosquée Al Qaaed Ibrahim Basha :

– Le nom du martyr ?

– Karim Mohammed Mohammed.

– Je veux savoir ce qui s'est passé exactement.

– Notre fils n'est pas rentré à la maison d'une semaine... Puis il est revenu un jour à minuit.

Son père lui a dit de monter à l'étage. Notre fils a refusé et lui a demandé de lui accorder cinq minutes de plus...

Après une demi-heure, des personnes sont venues frapper à la porte, elles m'ont dit que mon fils avait été abattu.

Des policiers se trouvaient sur le toit de la maison. On nous a dit encore que la balle l'avait atteint au cou. Or mon autre fils venait de rentrer du service militaire. Il a accompagné son père à l'Awkaf pour chercher son frère...

– C'est quoi, l'Awkaf, un hôpital ?

– Oui, l'hôpital de Ras El Tin... Mais là-bas on m'a dit que mon fils n'y était pas, et que si jamais, il aurait été emmené à un hôpital militaire... Sur quoi nous sommes allés à l'hôpital militaire, où on nous a dit qu'il était mort... Et je l'ai vu, je l'ai reconnu. J'ai pu douter un instant, mais j'en suis sûre.

– Vous l'avez reconnu ?

– Oui !

25'38''

Une femme, sono à piles et micro, chante dans la rue une chanson de Sheikh Imam, chanteur-interprète qui s'est engagé en faveur des classes populaires et des travailleurs, mort en 1995 : Yama Mowel El Hawa.

– Ô Égypte, ma bien-aimée, je te suis aliéné ! Tu es ma misère, mes plaies profondes, et en même temps tu es mon remède ! Ô Égypte ! L'amour que j'ai pour toi m'a appris un mot simple et facile, mais fort : l'audace ! Le courage est la condition de l'amour !

C'est la loi des cœurs fidèles ! Ô mère, quelle chanson d'amour... On pourrait me planter partout des cimenterres, jamais je n'abandonnerais ma destinée aux mains d'un lâche !

Je vais chanter pour l'Égypte, vous allez comprendre, mais le groupe Masar Egbary n'est pas encore connu...

28'27''

Un syndicaliste, Ashraf joue l'interprète :

– Cet après-midi, alors que se poursuivait le sit-in sur Tahrir Square, tout à coup, quelques personnes ont commencé à réclamer qu'on évacue tous les révolutionnaires du rond-point... Ce qui a causé un clash entre les deux parties, les réactionnaires ayant fini par jeter des pierres et des cocktails Molotov sur le square... Ils leur ont brûlé leurs tentes...

Les pierres et les cocktails Molotov, c'était pour faire disparaître les tentes et évacuer le square. Or, ce

n'est qu'après ces clashes que l'armée s'est impliquée dans l'affaire... Des soldats ont commencé à arrêter tous ceux qui étaient assaillis sur le rond-point, aussi bien ceux du sit-in, au centre de Tahrir, que les passants !

Ceux qui maintenant sont aux arrêts seront jugés en cour martiale. Leur jugement demeurera irrévocable.

– Il semble que l'armée ne soit pas du côté de la révolution, ni des manifestants...

Ashraf solo :

– Jamais, depuis le début de la révolution, l'armée n'a été avec elle... Et il est flagrant que, quand des manifestants ont été attaqués et tués, cela a eu lieu en présence de l'armée. Ce qui s'est passé cet après-midi n'est pas une première !

Pas plus tard qu'hier, où l'on célébrait le jour des femmes, des membres de diverses ONGs et d'associations pour les droits de l'Homme ont essayé de manifester...

Et vous avez alors des bandes d'inconnus qui les attaquent sous les yeux de l'armée...

Et l'armée n'a rien fait.

L'armée est en train de trahir la révolution.

30'10"

Dans une étroite rue de Downtown Cairo commence un spectacle de marionnettes dont le protagoniste principal est Aragoz. Des badauds l'interpellent.

Aragoz, chantant un classique de Abdel Halim Hafez, le Sinatra du Nil :

– Je rêve de toi, je me languis de toi, et quand bien même je te serais indifférent, rêver de toi me suffit bien, ah rêver de toi...

– Paix à toi !... Mais dis-moi, Aragoz...

Aragoz : – Tu peux aller en enfer !

– Salut Aragoz !, salut, salut !

Argz. : – Salut !

– J'étais en train de te dire...

Argz. : – Quoi ?

– Que nous as-tu préparé de bon pour souper ?

Argz. : – C'est à vous de me dire ce que vous désirez manger !

– Aha..., ce que je veux manger... ?

Argz. : – Oui...

– Prie pour le prophète !

Argz. : – Eh bien, que dieu le bénisse !

– Je veux des crevettes frites. Et du poisson Bolti, frais pêché du Nil !

Argz. : – Oui !

– Et du riz !

Argz. : – Et voici, monsieur, votre riz !... Quoi d'autre ?

– Du riz au lait...

Argz. : – Va pour le riz au lait !

– Et un thé !

Argz. : – Du thé ?

– Oui...

Argz. : – C'est bon, mon vieux, laisse tomber...

Continue sa chanson :

– Je rêve de toi, mon amour... Tu as rempli mes

jours de bonheur... Sais-tu seulement depuis quand je rêve de toi ?...

– Il n'y a de dieu qu'Allah, Mahomet est son prophète ! Hééé toi !... mon garçon !...

Argz. : – Plaît-il ?

32'29"

Ashraf interprète :

– Ils ont battu les gens qui manifestaient.

Ils ont arrêté vingt personnes. Ils les ont relâchées ensuite, certes, mais ils les ont battues, insultées, et leur ont fait subir des traitements où elles ont perdu toute dignité !

La révolution, en Égypte, est un combat pour le changement, pas pour réparer les torts... Car le changement n'est pas achevé...

Ashraf solo :

– C'est une révolution, comme telle elle est soumise au changement... Et le changement se poursuit. Mais je suis presque sûr que tout va très bien se terminer. Les gens de Tahrir vont se battre jusqu'au dernier, afin d'achever cette révolution et d'accomplir cette liberté.

Ce n'est pas encore fini.

[32'29"

En parallèle se poursuit l'incartade entre des badauds et Aragoz :

– Dieu te bénisse !...Voici ton oncle Othman qui vient du Soudan travailler avec toi... Répète : « Il n'y a de dieu qu'Allah ! »

Argz. : – De dieu qu'Allah, Mahomet notre maître et son prophète.

– Je veux bosser avec toi.

Argz. : – C'est bon, arrive toujours ! Prends-moi ça. Il tend un bâton.

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Argz. : – C'est pour le bonhomme qui vient récolter vos impôts !

– Et que faire, si je découvre un voleur ?

Argz. : – Bastonne-le !

– Et dans le cas où ce voleur porte un chapeau pointu ?

Aragoz, qui porte un chapeau mou, mais finissant en

pointe :

– Casse-lui la gueule !

– Rentre chez toi, maître ! Oncle Othman aimerait dormir...

Et répète-moi ça : « Il n'y a de dieu qu'Allah ! »]

33'08"

Oncle Othman :

– Mostafa, oh Mostafa, comme je t'aime Mostafa ! Paix à toi !

Argz. : – Puisse Allah me tirer d'affaire !...

Argz. chante un classique : Une nuit, mon amour est venue frapper à ma porte... Moi j'ai souri comme d'habitude, et j'ai crié : « Sale menteuse de porte ! » Et voilà-t-il pas que j'entends vraiment la voix de mon amour !

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ?
Aragoz fait semblant de prier : – Allah est le plus grand ! Allah est le plus grand !
Un autre spectateur s'interpose :
 – Laissons-le prier, mon garçon ! Et quant à toi, va à la prière quand tu entends l'appel, et prie pour que gagne le prophète, mon garçon !
 – Ahahaha !
Argz. : – Allah est le plus grand !
Oncle Othman frappe le marionnettiste :
 – Un voleur ! Un voleur !
Argz. : – Dieu, s'il te plaît, aide-moi !

34'40"

Cérémonie Zaar, banlieue du Caire

36'18"

Mariage Shaabi sur la corniche

38'01"

Deux chanson en Alexandrie, Hadota Masreya et Younis, de Mohammed Mounir, chantées par un activiste dans un café nocturne d'Alexandrie.

Un :

– Nous ne sommes pas d'accord que la lune quitte le ciel. Nous ne sommes pas d'accord que les gens s'étripent. Nous ne sommes pas d'accord que mon cri s'étouffe dans mon cœur. Nous ne sommes pas d'accord que les racines doivent quitter leur terre. « Nous ne sommes pas d'accord », chante mon cœur, et les cloches sonnent pour un cri de nouveau-né...

Une part de moi meurt, les clochent annoncent une fin, celle d'un homme esclave de dieu. La sagesse m'a tué et m'a sauvé en même temps, et grâce à elle je nage dans le cœur du secret, le cœur de l'univers. Avant que le déluge n'arrive, ah tu me fais souci, Égypte, et je te dis alors ce qu'il y a en moi, je te dis qui de nous est mûr, qui est fou, qui est douloureux, qui est injuste parmi les opprimés, qui ne sait que dire « oui »...

Qui protège tes champs ? Les fermiers, si pauvres ? Qui entretient tes maisons ? Les gentils maçons, qui vendent et achètent ce qui très bientôt vacille ? Qui s'en soucie ? Qui s'inquiète de cela ? À part l'histoire, et la plume ?

J'ai vu beaucoup de choses et m'efforce de découvrir la vérité, au cours de mon voyage j'ai rencontré nombre de regards innocents, j'ai connu des gens, est-ce qu'ils m'ont connu, eux ? Non pas ! Ils m'ont accepté et ont fait « comme si ». Je te donne ma main, pourquoi tu ne la prends pas ?

Je me fiche de ton nom, de ton quartier, de ta couleur de peau, de ta naissance. Ce qui m'importe, c'est l'humanité, une humanité même sans adresse, ô peuple opprimé, c'est l'histoire, une histoire égyptienne, une histoire égyptienne...

42'50"

Deux :

– Venant d'un pays lointain, sans pain ni eau, l'exil est mon compagnon fidèle, et tu dis que tu m'aimes... Mais qu'aimes-tu en moi ? Et quelle sorte d'amour serait-ce d'ailleurs, sans la liberté ?

Younis languissant, ô fils de Helaly, les larmes me réconfortent quand je suis loin de ma famille, ô fils de Helaly, rien dans les mains, je suis Younis.

Oublie qui est Younis, car je suis toujours prêt à partir pour le monde entier, mon cœur est perdu, et qui peut le trouver sinon moi ? Il semble que je l'ai oublié là-bas dans ma famille. Comment pourrais-je aimer sans mon cœur ? Réponds-lui, réponds-moi, ô fils de Helaly, ô Aziza, fille du Sultan, si les temps changeaient, et que tu me rencontrais en un autre lieu, je pourrais t'aimer avant que tu ne le dises !

Je suis Younis. Je te parlerais du destin, si mon cœur ne fondait sur place. Ô fils de Helaly, rien dans les mains, je suis Younis, et j'ai oublié qui est Younis. Et le monde se penche au-dessus de moi.

| | |
|------------------------------------|----|
| LUFF | 4 |
| Thibault Walter | 5 |
| Julien Bodivit | 10 |
| cave12 | 15 |
| Fernando Sixto | 16 |
| Marion Innocenzi | 21 |
| Dave Phillips | 27 |
| Michel Pennec | 31 |
| Michi Zaug | 35 |
| Dominic Oppliger | |
| di flüolette hose | 37 |
| Stéphane Montavon | |
| Trahir la place | 38 |

Multiple numéro zéro / Rédaction : Antoine Chessex
 Relecture : SM, DP / Graphisme : Gilles Lepore
 300 ex. / prix libre / 10.2016

« C'était tous les jeudis : entrée libre pour un doublé de Z californiens, de polars italiens ou d'exploitation asiatique. On y buvait des bières, fumait des clopes et matait des films, c'était génial. »¹⁾

« Il faut TOUJOURS rester vigilant et sur ses gardes. Mais, une des forces de Genève est la capacité de mobilisation des différents acteurs de la place qui, dès qu'il y a danger, réagissent très très vite et tapent du poing sur la table. »²⁾

« That place also always offered space for social exchanges, it's something that seems an integral part of most of Zürich's cultural squats. For example, cheap communal sunday dinners ("Volksküche"), a wednesday night bar, rehearsal rooms, political meetings, cinemas, libraries, "free" shops, and other social and cultural gathering options. »³⁾

1) Julien Bodivit, LUFF

2) Fernando Sixto, cave12

3) Dave Phillips

4) Dominic Oppliger, «di füolette hose»